



[www.comptoir litteraire.com](http://www.comptoir litteraire.com)

André Durand présente

**Jacques ROUMAIN**

**(Haïti)**

**(1907-1944)**



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres  
qui sont résumées et commentées  
(surtout "*Gouverneurs de la rosée*").**

**Bonne lecture !**

Né le 4 juin 1907, à Port-au-Prince, il était le premier des onze enfants d'Auguste Roumain, grand propriétaire terrien, et d'Émilie Auguste, dont le père, Tancrède Auguste, avait occupé la présidence de la république d'Haïti en 1912-1913. Il put déclarer : «*Je suis fier, en tant qu'individu et que citoyen d'Haïti, de ce qu'un de mes ancêtres, le général André Rigaud, combattit à Savannah en 1799 [en fait 1779] pour l'indépendance de l'Amérique du Nord. Il fut l'un des huit cents hommes de couleur libres qui s'embarquèrent en Haïti sous les ordres du comte d'Estaing*». C'était une famille de mulâtres qui possédait de bonnes terres arables alors que la question agraire faisait couler tant de sang car il y avait trop d'habitants pour si peu d'espace, qui faisait partie de cette minorité qui s'exprimait en français pendant que la très grande majorité, formée de pauvres nègres, survivait en créole, était analphabète. Ils habitaient une maison du Bois-Verna, quartier aristocratique de la capitale.

En 1915, les États-Unis mirent en tutelle Haïti où débarquèrent des « marines ». Cette occupation militaire fut la honte de cette génération qu'on surnomme « la génération de la gifle ».

Jacques Roumain commença ses études chez les Frères, au prestigieux collège Saint-Louis de Gonzague, alors le meilleur d'Haïti : «*Il fut un enfant terrible à Saint-Louis de Gonzague : volontaire, aimant discuter avec le professeur, batailleur, brave jusqu'à la témérité*». (L. Garoute, *"Instantanés"*)

En 1921 ou 1922, il fut envoyé en pension en Suisse, «*le pays le plus vulgaire qui soit et le plus artificiel : pays d'agence Cook pour touristes confortables*». (*"Mon carnet XVIII"*, 1929). Il poursuivit ses études à l'Institut Grünau, à Berne, puis à l'école polytechnique de Zurich (où il devint champion universitaire de boxe dans sa catégorie, et réussit à courir le 100 mètres en onze secondes). Il se familiarisa avec la langue et la culture allemandes qu'il goûta profondément. Il avoua : «*La seule chose que je fasse avec passion est la lecture de Schopenhauer, Nietzsche, Darwin et les vers de Heine et de Lenau*». (*"Lettre de pension"*). Et il devint aussi érudit en matière de paléontologie.

Il voyagea en Allemagne, séjourna en France et en Angleterre. En 1926, il quitta la Suisse pour l'Espagne, afin d'entreprendre à Madrid des études d'agronomie. Mais il reconnut : «*En fait de zootechnie, je m'intéressais surtout aux courses de taureaux*». (*"Entre nous"*). S'enthousiasmant pour *"Les bestiaires"* d'Henry de Montherlant, suivant des cours de tauromachie, écrivant un poème en prose intitulé *"Corrida"*, il abandonna les études. Ce furent ses frères Pierre, Jean et Raymond qui devinrent agronomes et veillèrent sur les terres de la famille.

En 1927, après quinze ans d'Europe, ce jeune bourgeois âgé de vingt ans, qui était un séducteur gominé, rentra en Haïti où il allait partager son temps entre des activités politiques et des activités culturelles. «*Il se reconnaissait enfin, [...] écoutant fondre en lui la glace amassée en Europe, disparaître de son cœur ce qu'il nommait avec amertume "le grand silence blanc" [...] Maintenant il était parmi ses frères et son peuple*». (*"Préface à la vie d'un bureaucrate"*, dans *"La proie et l'ombre"*)

En juillet, parurent le premier numéro de *"La trouée"* et, surtout, le premier numéro de *"La revue indigène"* qui luttait pour la restauration intégrale des droits des Haïtiens et promouvait la réhabilitation de la culture populaire. Elle était animée par le docteur Jean Price-Mars qui, en 1928, publia *"Ainsi parla l'oncle"*, un essai qui dénonçait ce qu'il appelait « le bovarysme collectif ». Pour lui, les Haïtiens se prenaient essentiellement pour des Français, alors que « le sang africain » coule dans leurs veines. Ses recherches montraient que, si la bourgeoisie a renié ses origines africaines, la paysannerie a préservé l'héritage ancestral. Cet essai allait changer le cours de l'histoire littéraire et politique d'Haïti. Il influença deux jeunes hommes, nés la même année (1907) : Jacques Roumain et François Duvalier. Roumain resta critique par rapport à cette soudaine « pureté » culturelle, ne fermant pas les yeux sur les problèmes que pose une société trop repliée sur elle-même et imperméable aux apports de la modernité. Duvalier, lui, allait s'appuyer sur l'essai de Price-Mars pour exacerber cette haine raciale, latente dans toute société anciennement colonisée. Pour garder le pouvoir, il allait utiliser la vieille stratégie de la division en opposant les Noirs aux Mulâtres. Ce criminel « indigénisme culturel » plongea Haïti directement dans la pire terreur, celle de Papa Doc. Le livre qui déclencha la révolution chez Roumain, permit à Duvalier, vingt-cinq ans plus tard, d'être un dictateur.

Jacques Roumain publia dans *"La revue indigène"* quelques traductions de l'espagnol et de l'allemand ; des poèmes où, résistant à l'influence du surréalisme, il considérait que le poète est «*avant tout un témoin et un acteur du drame historique*» dont l'oeuvre ne saurait être «*une petite chanson balancée entre les pôles traditionnels de l'érotisme et du rêve*» ; des nouvelles.

Entre le 27 juillet 1927 et le 14 septembre 1929, vingt-deux poèmes de Jacques Roumain parurent dans ces périodiques ou dans "La presse".

En décembre, fut fondé "Le petit impartial", et il dirigea ce journal frondeur qui attaqua sans répit le gouvernement du président Louis Borno, accusé de «collaborer» avec l'occupant. S'exprimant avec l'enthousiasme de sa nature, la violence et l'âpreté de son style, sa fermeté de caractère, ce perpétuel dédain du danger qui soulevèrent l'enthousiasme et déterminèrent l'attachement de la jeunesse, il en appelait au devoir d'indignation en mettant tant d'ardeur polémique dans ses éditoriaux qu'il allait subir de cruelles épreuves.

Le 22 février 1928, Jacques Roumain fut nommé gérant du "Petit impartial". Il fut alors salué comme «un jeune dont la flamme patriotique brûle d'un feu ardent. [...] Nous lui souhaitons du succès en lui recommandant du calme et de la pondération». ("Le nouvelliste", 24 février 1928). Cependant, comme il était encore mineur et ce fut sur ses parents que retomba la responsabilité légale, à partir du numéro du 7 mars, il devint rédacteur en chef, et ce ne fut qu'à sa majorité qu'il reprit le titre de gérant avec le numéro du 13 juin.

En avril, fut fondée la Ligue de la Jeunesse Patriote Haïtienne dont il était le président.

Dans "Le petit impartial" du 19 mai 1928, il publia une "*Défense de Paul Morand*" qui, en 1927, avait produit "*Le tsar noir*", une nouvelle d'anticipation satirique où était épinglé un possible leader d'Haïti (L'avocat mulâtre Occide, qui hait les Américains qui occupent Haïti, dynamite l'un de leurs clubs et fuit dans la montagne où, pendant sept ans, il vit parmi les paysans qu'il admire et parmi lesquels il se fond. L'un d'eux, Clairvoyant, lui apprend que les rêves sont plus réels que la vie éveillée et font voir l'avenir. Or on saute dans cet avenir où Occide rejette tout ce qui est blanc, rejette même le progrès pour préférer le monde pré-industriel et la liberté qu'a connue Haïti au XIXe siècle. Or les Américains quittent l'île après que les hostilités aient commencé entre eux et les Japonais (avec une bataille à Pearl Harbour !). Il devient président d'Haïti, rompt les relations avec les nations blanches, chasse leurs diplomates (mais pas leurs marchands et leurs banques), entretient un navire soviétique commandée par une femme. Converti au communisme, il prend la tête d'un mouvement communiste noir mondial. S'imaginant comme un Lénine noir, il fait de Haïti un État soviétique (son drapeau rouge portant une matraque et une machette !). Mais, après une année de tyrannie, le peuple souhaite le retour des Américains.).

Le 26 mai, "Le nouvelliste" annonça ses fiançailles avec Mademoiselle Marie-Henriette Roy, fille d'un grand bourgeois, Louis Roy.

Le 13 décembre, il fut, avec Georges Petit et Élie Guérin, arrêté pour délit de presse. "Le nouvelliste" se demanda : « Serait-ce pour leur campagne anticléricale ou leur campagne antigouvernementale? Dans l'un et l'autre cas c'est une maladresse et une grande faute que leur arrestation ».

Le 22 janvier 1929, "Le petit impartial" publia un article injurieux pour Louis Roy qui, réélu président du très sélect "Cercle Port-au-princien", se vit traité de traître et de «triste valet de Louis Borno». Le détenu Jacques Roumain ayant refusé de désavouer l'article de son journal, les fiançailles furent rompues.

Le 1er avril, s'ouvrit le procès de Jacques Roumain et de ses camarades pour délit de presse et outrages à l'adresse de M. Borno. La conduite du juge Léon Lahens ayant exaspéré l'assistance, «le tumulte fut si formidable qu'on dut tout simplement renvoyer le jugement à une date ultérieure». ("Le nouvelliste", 2 avril 1929). Le 21 avril, à la suspension de l'audience, Jacques Roumain ayant, semble-t-il, cru qu'un membre des forces de l'ordre bousculait sa sœur qui voulait s'approcher de lui, se précipita à sa défense. Il reçut un coup à la tête et fut emporté tout ensanglanté : «Quand l'audience vit couler le sang de ce jeune homme, des cris partirent de toutes parts et se répercutèrent dans la rue où des femmes des quartiers avoisinants se précipitèrent, en protestant, en criant. Ce fut une scène indescriptible de douleur, de tristesse et d'indignation». ("Le nouvelliste", 22 avril 1929). Rapporté par toute la presse, l'incident fit un bruit considérable. Le 29 avril, Jacques Roumain et Georges Petit furent condamnés à un an de prison et à une amende de 5.000 gourdes chacun. Le 19 juin, la condamnation fut ramenée en appel à six mois de prison et 2.500 gourdes d'amende. Les condamnés ayant déjà purgé leur peine en préventive auraient dû être libérés. Ils furent néanmoins retenus en prison, sous inculpation d'un autre délit de presse. Jacques Roumain, ayant protesté contre cette mesure, passa deux jours au cachot disciplinaire au pain et à l'eau. Le 1er août, Jacques

Roumain et Georges Petit furent renvoyés hors de cause par le tribunal correctionnel, et libérés le lendemain.

Le 17 août, quinze jours après sa mise en liberté, même si on recommanda au jeune et bouillant journaliste « du calme et de la pondération », il récidiva en publiant une série de quarante-cinq chroniques, intitulées *“Mon carnet”*, publiées d'abord dans “La presse” puis dans “Le nouvelliste”.

Le 19 octobre, Jacques Roumain, Victor Cauvin et Antoine Pierre-Paul furent arrêtés pour avoir enfreint la «loi sur les associations de vingt personnes ou plus» (ils avaient fondé une association de jeunes à visée politique, la Ligue de la Jeunesse Patriote Haïtienne dont Roumain était le président), et pour avoir lancé «un appel séditieux». Les associations de jeunes à tendances politiques qui foisonnèrent après le déclenchement de la grève des étudiants de l'école d'agronomie de Damiens le 4 novembre (Union nationale des jeunes, Ligue de la jeunesse patriote haïtienne, Collaboration patriotique des jeunes, etc.) se fédérèrent et choisirent Jacques Roumain comme président d'honneur et Justin D. Sam comme président.

Le 17 décembre, à la suite de l'amnistie de tous les prisonniers politiques, Jacques Roumain fut libéré.

Le 29 décembre, “Le nouvelliste” annonça le mariage de Jacques Roumain avec Nicole Hibbert, descendante d'une vénérable famille juive de Miragoâne, et fille du romancier Fernand Hibbert. La cérémonie se déroula à Pétionville, dans les salons de M. et Mme André Vieux, beau-frère et sœur de la mariée.

Le 20 février 1930, les associations politiques et patriotiques se constituèrent en “Comité fédératif des groupements patriotiques d'Haïti”, convenant que dans chaque chef-lieu d'arrondissement serait choisi un délégué d'arrondissement qui se joindrait aux autres délégués. Le président devait être élu par l'assemblée des délégués et par le conseil d'État. Le 20 mars, les trente-quatre délégués se réunirent et formèrent un bureau présidé par le poète Etzer Vilaire, assisté du Dr Jean Price-Mars et de Jacques Roumain, respectivement premier et deuxième secrétaires.

Le 24 février 1930, le général Russell ayant invité les intellectuels haïtiens à une réception pendant que l'armée américaine traquait les paysans qui résistaient encore dans le nord du pays, comme le racisme était encore institutionnalisé dans le sud des États-Unis, tentant ainsi de retourner l'insulte, Roumain lui répondit sans hésiter dans le journal “L'action” : « *Le nègre Jacques Roumain ne daigne pas fréquenter les blancs.* » De plus, il traita celui qui devait être son futur beau-père, un baron du régime mis en place par l'armée américaine, de « *triste valet* », et naturellement ses fiançailles avec l'élégante Marie-Henriette Roy furent immédiatement rompues.

Le 28 février 1930, une commission d'enquête envoyée par le président américain Herbert Hoover débarqua à Port-au-Prince.

Le 1er juin, après la chute du président Borno, fut président par intérim Eugène Roy, qui passait pour nationaliste, Jacques Roumain devint président d'honneur de la Fédération de la Jeunesse qui fut alors créée, délégué du groupement auprès du comité fédératif, délégué du comité de ratification des pouvoirs du président. Lorsque Eugène Roy devint vraiment président, il fut, âgé de vingt-quatre ans, nommé chef de division du ministère de l'intérieur. Le pouvoir, en faisant de lui un fonctionnaire, voulut se donner bonne figure. Mais Roumain, qui ne se trompa pas sur ses intentions, démissionna après quelques mois.

À la fin août, il fit paraître :

---

---

**“La proie et l'ombre”**  
(1930)

Recueil de nouvelles

---

---

**“Propos sans suite”**

Nouvelle

---

**“La veste”**

Nouvelle

---

**“Fragment d'une confession”**

Nouvelle

---

**“Préface à la vie d'un bureaucrate”**

Nouvelle

---

---

Commentaire sur le recueil

Roumain brocardait allègrement la petite bourgeoisie de Port-au-Prince, qu'il accusait de fainéantise, d'hypocrisie, d'arrivisme et de superficialité, et qu'il montrait affligée de stupides préjugés. Mais n'était-ce pas l'expression du désarroi d'une jeunesse privilégiée qui était humiliée par l'occupation du pays et découragée par l'absence d'un projet de société viable?

Pour E. Brutus : «*“La proie et l'ombre”* est une peinture de la misère intime de notre jeunesse meurtrie et retenue dans son évolution par une imbécillité bourgeoise alliée à des préjugés stupides. Roumain nous exhibe les bassesses de notre milieu, sa laideur». Pour P. Laraque : «Témoin, accusateur, juge, Roumain est sans pitié pour les fils de bourgeois et intellectuels de sa classe qui ne méritent que le mépris d'eux-mêmes et des autres».

Ces nouvelles annonçaient l'œuvre à venir et l'engagement futur de l'intellectuel. On y lit : «*Réussir, qu'appellez-vous ainsi? Être avocat, ingénieur, médecin ou pire : politicien ; gagner de l'argent afin de pouvoir bien manger, avoir une auto et être membre d'un cercle. Mais de telles satisfactions exigent une inconscience animale. Non, je ne réussirai jamais. D'ailleurs, oubliez-vous que je suis noir?*»

Significatif encore est ce jugement porté sur la société haïtienne : «*Ce qui manque le plus à l'intelligence haïtienne, c'est d'être pliée à une discipline, c'est-à-dire tendue vers un but, obstinément. Les efforts les plus intéressants sont dispersés. Mais il faudrait une énergie surhumaine pour persister dans une voie choisie, quand la foi qui vous guide ne rencontre pour tout encouragement que l'incompréhension, cette forme la plus perfide de la résistance passive.*»

---

---

Le 24 septembre 1930, Jacques Roumain démissionna du ministère de l'intérieur afin de pouvoir faire campagne pour la candidature de Sténio Vincent à la présidence. Il fut élu le 8 novembre.

Naquit son fils, Daniel.

En février 1931, Jacques Roumain fut de nouveau nommé à son ancien poste au ministère de l'intérieur par le nouveau président Sténio Vincent.

Il fit paraître :

---

---

**“Les fantoches”**  
(1931)

Recueil de nouvelles de 154 pages

Commentaire

Ce sont d'autres portraits acides de la jeunesse dorée des beaux-quartiers de Port-au-Prince, un prolongement de la vision pessimiste et méprisante de Roumain sur sa classe sociale déjà esquissée dans les nouvelles de “La proie et l'ombre”, dont deux des personnages étaient d'ailleurs repris. Jean Lefèvre, candidat à la députation, précise la notion de fantoche lorsqu'il dit à Santiago : « *Vous êtes, mon ami, le seul parmi nous [...] qui ne soit pas un fantoche. [...] Nous sommes une génération de ratés, de fantoches. [...] Est-ce l'occupation américaine et les bouleversements opérés par elle [...] qui nous a ainsi écrasés, troublés, dévirilisés? Nous ne valons rien et quand nous crions que nous voulons faire quelque chose, c'est avec la voix de fausset de l'eunuque* ». Ce second recueil n'a pas eu l'effet de surprise et de scandale du premier.

Un critique, le jeune François Duvalier, qui n'avait que vingt-quatre ans, s'enthousiasma pour le recueil, dans “Le nouvelliste” : « L'écrivain a campé avec le sourire désabusé du philosophe, tous ces hommes ballons, véritables fantoches, esprits mutinés qui s'acharnent à se concevoir autres qu'ils ne sont dans une société inexistante. » Haïti était partie dans cette recherche d'identité qui allait absorber les esprits jusqu'aux premières émigrations massives des paysans, au début des années 1980 qui allaient faire comprendre enfin que l'identité ne concerne que ceux qui n'ont pas faim.

---

Jacques Roumain publia aussi en feuilleton dans “Haïti-Journal” :

---

**“La montagne ensorcelée”**  
(1931)

Roman de 116 pages

En pleine paysannerie misérable, sur le Plateau Central, les plus infimes épisodes de la vie d'un village sont subordonnés au pseudo-pouvoir magique de Placinette qui l'aiderait à décimer la flore et la faune, en fauchant des animaux, des hommes, des femmes et des enfants, en détruisant les récoltes et en imposant une peur et un malaise irrépissibles. Une série d'événements dramatiques mais aussi la chaîne collective de pensées irrationnelles mènent au meurtre de sa fille, Grâce (que son père, Aurel, ne pourra sauver), puis de Placinette elle-même, victimes expiatoires de la misère et de la superstition, sacrifiées par une communauté conduite au bord de la folie par son isolement, son extrême pauvreté et son obscurantisme.

Commentaire

Le roman, qui fut préfacé par Jean Price-Mars, premier roman d'un genre qui allait avoir un bel avenir : le roman paysan, montre, en huit courts chapitres, dans la parfaite orthodoxie du mouvement indigéniste, la vie de paysans isolés sur les mornes d'une âpre misère, toujours rivés à leurs croyances superstitieuses, et qui, trop repliés sur eux-mêmes et imperméables aux apports de la modernité, connaissent des problèmes, subissent des méfaits. Ce récit sombre, à peine éclairé par l'amour de Grâce et d'Aurel est le constat sans fard de l'immense dénuement matériel et moral de ces paysans qui luttaient pour leur survie contre une nature peu généreuse, qui étaient en proie à l'envie, à la méfiance et à la cruauté, plongés dans l'angoisse de la survie quotidienne puis dans l'horreur d'un meurtre collectif. Le malheur y mène inexorablement au crime. Le personnage mystique meurt et cette mort est le symbole de la victoire de l'être humain libéré de l'emprise des dieux.

Comme l'écrit Ghislain Gouraige : « Roumain, influencé par Giono et Ramuz, aura créé un monde de privations propre à féconder la haine et à inspirer le meurtre ». Et l'auteur semble contempler ce monde sans la sympathie et la confiance dont il fera montre dans son chef-d'œuvre. Aussi, éclipsée par *“Gouverneurs de la rosée”*, *“La montagne ensorcelée”* se vit quelque peu oubliée. Et peut-être son pessimisme y a contribué.

Roumain s'y montra aussi un psychologue qui sait pénétrer le ressort caché des actions secrètes. Enfin, il fit déjà preuve de cette invention linguistique qui fut treize ans plus tard une des principales raisons du succès de *“Gouverneurs de la rosée”*. Certes, la présence du créole et du français « créolisé » est moins élaborée dans *“La montagne ensorcelée”*, mais elle représentait tout de même une innovation fondamentale.

---

En 1931, Jacques Roumain rencontra le poète noir américain Langston Hughes, en visite à Port-au-Prince. Les deux hommes lièrent des liens d'amitié et allaient se revoir à Paris, puis à New York. Le Haïtien écrivit : «*Langston Hughes est le plus grand poète noir de l'Amérique et il n'est point, à mon sens, d'écrivain de sa race qui l'égalé comme romancier*». (*“Présentation de Langston Hughes”*, *“Haïti-Journal”*, 8 août 1931)

Au début de 1932, il fit un voyage à New York et Washington en compagnie de Christian Beaulieu, soit pour étudier la traction animale, soit pour prendre contact avec les communistes américains.

Le 24 décembre, il fut de retour en Haïti. Après qu'un coup d'État eût porté au pouvoir Sténio Vincent, bien que toujours chef de division au ministère de l'intérieur, il fut convoqué par le procureur de la république, qui enquêtait sur de possibles activités subversives. À la fin du mois, craignant d'être arrêté pour conspiration communiste, il entra dans la clandestinité. Le 2 ou le 3 janvier 1933, pour éviter des représailles à ses parents et ses camarades, il se présenta à la police, fut arrêté et écroué au pénitencier national. Mais il écrivit le 5 janvier : «*Je suis communiste. Aucune puissance au monde ne peut m'enlever ce droit*.» Le 9 février, avec Max Hudicourt, qui était également accusé de conspiration, il fit la grève de la faim pour protester contre les lenteurs de l'instruction. Ils furent libérés deux jours plus tard.

En juin 1934, il publia :

---

### ***“Analyse schématique 32-34”***

(1934)

#### Essai

Cet essai politico-social, auquel Christian Beaulieu et Étienne Charlier ont collaboré, comprend trois articles : *“Écroulement du mythe nationaliste”* – *“Préjugé de couleur et lutte des classes”* – *“Critique du manifeste de la réaction démocratique”*. Roumain y étudia la société haïtienne selon une grille marxiste, exposa les dures conditions de la vie à la campagne, révéla au monde la chape d'oppression pesant sur la paysannerie. Pour lui, si Haïti se tenait encore debout, c'était grâce à ce trépied : l'indépendance, le vaudou et le créole (politique, religion, langue). On y lit : «*Le parti communiste haïtien appliquant son mot d'ordre : “La couleur n'est rien, la classe est tout”, appelle les masses à la lutte sous sa bannière*».

---

Cette publication marqua la fondation dans la clandestinité du parti communiste haïtien dont Jacques Roumain était le secrétaire général, montrant un sens de l'orthodoxie qui rappelle celui d'Aragon (sauf que Roumain est mort avant la fin de la guerre tandis qu'Aragon est resté stalinien jusqu'à sa mort en 1982). Il reprit la lutte contre le régime dictatorial du président, tandis que les Américains, qui venaient de retirer leurs troupes, remplaçaient leur domination militaire par une domination économique.

Au début d'août 1934, il fut arrêté. Les 15, 16 et 17 octobre, eut lieu son jugement devant la cour militaire. Il subit un procès politique qui suscita un certain intérêt de scandale et lui valut la célébrité. On l'accusait de comploter avec l'étranger, d'en recevoir des tracts et des armes, de préparer des attentats. Il fut, le 23 octobre, condamné à trois ans de prison. Il y entra en décembre 1934. Il y a contracta un paludisme qui allait lui faire subir désormais des crises récurrentes, ébranlant sa santé, et une pneumonie qui allait finir par l'emporter. Il y commença probablement son roman inachevé, *“Le champ du potier”*.

En 1935, fut formé aux États-Unis un “comité pour la libération de Jacques Roumain” à l'initiative de Langston Hughes qui écrit : «En tant qu'écrivain de couleur moi aussi, j'appelle tous les écrivains et artistes sans distinction de race qui tiennent à la liberté de l'homme et de la parole, à protester immédiatement auprès du président d'Haïti et du consulat haïtien le plus proche contre la condamnation et l'emprisonnement injustes et immérités de Jacques Roumain, un des rares hommes de lettres d'Haïti, et de loin le plus talentueux. » Cet appel fut également publié en France dans plusieurs périodiques de gauche, dont “Commune”.

Le 8 juin 1936, il fut libéré (entre décembre 1928 et juin 1936, il avait fait quatre séjours sous les verrous, pour un total d'environ trente-deux mois). Mais il resta étroitement surveillé par la police du président Sténio Vincent. Le 15 août, en compagnie de Nicole et de leur fils, Daniel, il quitta Haïti pour Bruxelles, où il rejoignit son frère, Michel, et s'installa au 1, avenue de la Floride. Il confia : *«À ma libération, j'ai été placé sous la plus stricte surveillance de la police. Cette vigilance [...] signifie être réduit à l'impuissance. [...] C'est ainsi que je me suis vu forcé de prendre, avec l'assentiment du C.C. la décision de m'exiler momentanément d'Haïti»*. (*“Lettre au “Committee to free Jacques Roumain”*, 16 août 1936). Il semble en fait qu'il ait tout simplement fait l'objet d'une mesure d'expulsion.

Le 19 novembre, le parti communiste haïtien fut interdit.

Le 4 avril 1937, naquit à Bruxelles sa fille, Carine.

Les 16 et 17 juillet, aux côtés de ses congénères les poètes cubain Nicolas Guillén et américain Langston Hughes, il assista à Paris au Congrès des écrivains pour la défense de la culture, et y prit la parole. Une crise d'hépatite l'empêcha d'assister aux séances du Congrès qui se déroulèrent à Madrid.

En septembre, la famille quitta la Belgique pour s'installer à Paris. Il écrit à sa femme : *«Je regrette Bruxelles, cette ville qui ne m'est rien et qui pourtant m'est devenue chère, puisque nous y vivons, que nous essayons d'y être heureux»*.

Le 10 mars 1938 fut ouvert à la préfecture de police de Paris le dossier d'étranger de Jacques Roumain sous le numéro 943 912. Il a été muni d'une carte d'étranger valable jusqu'au 10 juin 1938. Il demeurait alors 14, parc de Montsouris.

Devenu membre de la Société des Américanistes de Paris, il collabora à différentes revues littéraires et politiques : “Regards”, “Commune” et “Les volontaires”. Il fit paraître en librairie, dans un ouvrage intitulé *“L'homme de couleur”* et auquel nombre d'écrivains des plus connus avaient apporté leur contribution, son instructive étude : *“Les griefs de l'homme noir”*.

Sentant le besoin d'une préparation plus profonde, qui le mette à même de mieux comprendre la société haïtienne, il entreprit sérieusement des études scientifiques, s'inscrivit à l'Institut d'ethnologie, en Sorbonne, à l'Institut de Paléontologie Humaine, fut l'élève de Marcel Mauss, de l'abbé Breuil, de Paul Rivet, «ses vieux maîtres» comme il disait affectueusement des années plus tard, et devint l'un des assistants de ce dernier au Musée de l'Homme.

À la mi-avril 1938, à la demande du Quai d'Orsay, sur plainte de la légation de la République dominicaine, Jacques Roumain et Pierre Saint-Dizier, gérant de la revue “Regards”, furent arrêtés et inculpés d'outrages à un chef d'État étranger. Était mis en cause l'article de Roumain *“La tragédie haïtienne”*, paru dans le numéro du 18 novembre 1937 de la revue (c'est-à-dire cinq mois plus tôt), qui accusait de génocide le dictateur de Saint-Domingue, Raphaël Léonidas Trujillo qui, en octobre 1937, fit massacrer des centaines de chômeurs venus de la république voisine d'Haïti) et de complicité le président Sténio Vincent. C'était la première fois qu'un journal français était poursuivi pour «outrage à chef d'État étranger». L'audience eut lieu le 5 décembre devant la 12e Chambre correctionnelle. Les écrivains Romain Rolland, Jean Cassou et Charles Vildrac et de nombreuses autres personnalités protestèrent contre les poursuites. Après plusieurs ajournements, le 13 décembre, Jacques Roumain

et Pierre Saint-Dizier furent jugés et condamnés à quinze jours de prison avec sursis et 300 francs d'amende. Trujillo obtint un franc symbolique de dommages intérêt.

En 1939, devant les menaces de guerre, Roumain renvoya sa famille en Haïti. Après des difficultés pour trouver un passage, il finit, le 27 mai, par s'embarquer à Rouen sur un petit cargo bananier, le "Maurienne", avec deux autres passagers. Il débarqua à la Guadeloupe le 8 juin, et passa tout de suite en Martinique pour attendre que ses amis lui obtiennent un visa américain, puisqu'il avait été interdit de séjour par le gouvernement de Sténio Vincent. Il écrivit à sa femme : «*Fort-de-France est une ville où [...] je souffre dans une atmosphère saturée de préjugé de couleur*».

Le 10 août, il débarqua à Miami et s'envola immédiatement pour New York. Il y fut accueilli par ses amis le professeur L. Bradley et sa femme, Francine (à qui il dédia "*Bois d'ébène*"), qui l'hébergèrent, d'abord dans leur maison de campagne, puis chez eux au 74 Macdougall Street, avant qu'il ne s'installe à Saint Nicholas Avenue à Harlem. Il s'inscrivit à l'université Columbia, mais abandonna les études quelques mois après. Nicole lui rendit visite «*quelques brèves semaines*» à l'automne. Le 15 novembre, une réception en son honneur fut organisée au YMCA de Harlem. Il fréquenta des syndicalistes comme Lucas Prémice (lui-même Haïtien), le journaliste Ernest Tisch, et retrouva son ami, le poète noir américain Langston Hughes. Cependant, sa vie matérielle était difficile ; il donnait des leçons de français, mal rétribuées. Nicole ayant ouvert une boutique de mode à Port-au-Prince, il lui envoyait régulièrement de la marchandise. Néanmoins, il lui écrivit : «*Je préfère cette dure existence au partage d'un ignoble bonheur, fait de la souffrance des autres*». Le 13 novembre 1940, il participa à un symposium sur le thème "The frustrated Harlem renaissance" au Newspaper Guild Club de New York. Son intervention allait être publiée, sous le titre «*Is poetry dead?*» dans "New Masses" en janvier 1941.

À la fin décembre 1940, soi-disant sur les conseils de son médecin, il quitta les États-Unis pour La Havane, confiant à sa femme : «*Je croyais que je n'aimais pas beaucoup cette ville [New York] mais je me trompais. Il y a des rues, des endroits que je n'oublierai pas*». À La Havane, il fut reçu par le grand poète Nicolas Guillén, avec qui il avait lié amitié à Paris lors du congrès des écrivains pour la défense de la culture, et par d'autres : «*Les amis de Cuba, ainsi que bon nombre d'écrivains, d'artistes m'ont fait un accueil des plus cordial [sic]*».

Le 16 mai 1941, Élie Lescot ayant été élu à la présidence, il put retourner en Haïti.

Dès le 18, après presque six ans d'exil, il débarqua à Port-au-Prince. Il avait manifesté à sa femme cette crainte : «*Quand je retournerai en Haïti, je serai entouré de visages étrangers. Une génération naît et une autre a grandi depuis mon dernier emprisonnement et ces jours d'exil*». Peut-être l'autorisation de revenir au pays ne lui avait-elle été accordée qu'à la condition de s'abstenir d'activités politiques. En tout cas, mettant à profit la formation reçue durant ses années parisiennes, c'est à des travaux scientifiques qu'il allait consacrer son temps. Le 17 juillet, il eut une première rencontre avec l'anthropologue Alfred Métraux qui porta ce témoignage : «*Dans ma vie d'homme de science, je n'ai connu que très peu de collègues capables d'apporter à leurs recherches une passion aussi jeune et aussi forte*». ("*Jacques Roumain, archéologue et ethnographe*", "Cahier d'Haïti" 4 novembre 1944). Avec la collaboration de Mme Fussman-Mathon, il donna une conférence à l'Institut Haïtiano-Américain sur le culte de l'assotô. Du 26 juillet au 6 août 1941, il fit un voyage à l'île de la Tortue avec Alfred et Rhoda Métraux. Il procéda également à des fouilles dans la région de Fort-Liberté pour retrouver des vestiges des Indiens Ciboneys. Le 31 octobre, un décret-loi fonda le Bureau d'Ethnologie de la République d'Haïti dont la vocation était de retrouver et d'étudier les racines profondes de la culture haïtienne. Lui qui avait déclaré en 1933 : «*Je ne serai plus jamais fonctionnaire d'aucun gouvernement*» ("*Je ne suis pas un arriviste*", "Haïti-Journal") en était le directeur. De plus, il enseigna l'archéologie précolombienne et l'anthropologie préhistorique à l'Institut d'Ethnologie fondé par le Dr Jean Price-Mars. En 1944, Alfred Métraux put constater que «*le Bureau d'Ethnologie, fondé par Jacques Roumain, avait sauvé des flammes d'importantes collections, et entrepris diverses enquêtes sur des aspects peu connus du vaudou*». ("*Itinéraires I*", 1978). Cette institution fut par la suite reprise et détournée par le dictateur François Duvalier.

En mars 1942, un des rares intellectuels haïtiens à l'oser, il prit une part active à la lutte contre la "campagne anti-superstitieuse" menée par le clergé catholique, avec l'appui du président Lescot. Il publia :

---

---

## “*Sur les superstitions. Las superciones*”

(1942)

### Essai

Développant tout d'abord l'idée que les superstitions ne sont rien de plus que l'héritage d'âges obscurs remontant à la « *préhistoire de la pensée humaine* », Jacques Roumain assène d'emblée cette assertion inattendue : « *L'Haïtien n'est pas plus, ni moins, superstitieux qu'un autre peuple. Les pratiques dites superstitieuses auxquelles il se livre ont un caractère universel.* » Le vaudou, cette interpellation des esprits des ancêtres qui continuent à agir dans les vies des vivants qui doivent les célébrer afin d'éviter qu'ils leur fassent du mal, est-il une superstition? Se fondant sur l'autorité « *des Drs Price-Mars, J.-C. Dorsainvil et du Professeur Melville J. Herskovits* », il estime que fondamentalement « *le vaudou représente un syncrétisme catholico-vaudou* », et qu'à ce titre il relève de la définition du phénomène religieux, que caractérise sa capacité d'absorber des éléments d'un substrat pour les fondre dans une nouvelle mouture évolutive. « *Le terrain initial* » du syncrétisme catholico-vaudou ayant été la colonie de Saint-Domingue, il ne fait aucun doute pour lui que son substrat consiste en « *une mosaïque disparate de croyances religieuses africaines* » correspondant aux « *diverses tribus nègres* » qui se trouvaient représentées à Saint-Domingue. Contrairement cependant à la croyance qu'entérineront plus tard nombre de ses successeurs dans l'histoire de l'ethnologie haïtienne, il ne croyait pas du tout en la possibilité d'une survivance subreptice et irrépressible de traits culturels africains. Il considérait en effet que « *ces croyances n'offrent pas de cadre dogmatique, nulle rigidité, aucune résistance à l'imposition d'une nouvelle formule religieuse* ». Ce qu'il déplorait et désapprouvait, ce n'est d'ailleurs pas cette imposition elle-même ; mais le fait qu'elle eut été si mal réalisée : en raison de la négligence et de la brutalité de l'évangélisation coloniale tout d'abord, puis de l'état d'abandon dans lequel fut laissée la christianisation des campagnes entre le moment de l'Indépendance (1804) et la signature d'un Concordat avec Rome, en 1860. Bref, « *ce qu'on peut reprocher au clergé, c'est d'avoir laissé des prêtres ignorants offrir à nos masses une vision si élémentaire du surnaturel qu'une fusion des croyances africaines et catholiques a pu se réaliser* ». Loin de se féliciter de cette émergence du vaudou, il en explique les excès, qu'il juge lui-même critiquables, par les conditions sociales et économiques dans lesquelles croupit le peuple haïtien. « *Tant que nous n'aurons pas développé un système suffisant de cliniques rurales, le paysan ira consulter le bocor. Et il aura raison de le faire. [...] Ce qu'il faut mener en Haïti, ce n'est pas une campagne anti-superstitieuse, mais une campagne anti-misère.* »

### Commentaire

On l'accusa d'avoir voulu «salir l'Église, le clergé d'Haïti », d'être « un ennemi acharné de l'Église et du Christ-Jésus, un homme professant ouvertement un communisme athée ». Il engagea à ce sujet dans les colonnes du “Nouvelliste” une retentissante polémique avec le révérend père Foisset.

Or une lecture attentive de cette publication la révèle tout d'abord nettement moins « diffamatoire », dans sa plus grande partie, que ne le considérait la hiérarchie catholique. Le ton en est précis, mesuré ; et si l'analyse politique sur laquelle se termine le texte avait assurément de quoi déplaire à ceux qui en étaient la cible, elle nous paraît relever du débat à visage découvert et non de la diffamation. Quant aux lecteurs d'aujourd'hui qui se prépareraient à découvrir dans ce texte une apologie attendrie des croyances et pratiques du vaudou, et un appel à leur protection contre les rigueurs d'une « agression culturelle » menée contre elles au nom des valeurs exogènes du christianisme, ils seront certainement bien surpris de ne rien y trouver de conformes à leurs attentes.

Cette brochure était destinée à connaître une très large diffusion non seulement à travers le pays, mais également à l'étranger, et particulièrement en République dominicaine et à Cuba, où il s'agissait de lutter contre la déplorable réputation de paganisme primitif qui était faite à la république d'Haïti.

Elle fut plus tard repris en volume sous le titre ‘*À propos de la campagne anti-superstitieuse*’, ‘*Réplique au Révérend Père Foisset*’ et ‘*Réplique finale au R. P. Foisset*’.

---

**“*Contribution à l’étude de l’ethnobotanique précolombienne des Grandes Antilles*”**  
(1942)

Essai

Commentaire

L’ouvrage reçut l’accueil élogieux des milieux spécialisés tant étrangers qu’haïtiens.

---

Le gouvernement haïtien appréciant les qualités et la haute autorité sans cesse grandissante que Jacques Roumain avait su acquérir, fit appel à lui pour qu’il assure, en qualité de chargé d’affaires, sa représentation diplomatique au Mexique. Il fut nommé le 24 septembre 1942. Il est possible qu’il ait été forcé d’accepter cette nomination, peut-être exil doré imposé par un pouvoir soupçonneux ; ou encore a-t-il pu estimer que son devoir était de collaborer avec un gouvernement qui, quoique autoritaire, avait pris parti contre les puissances de l’Axe. À sa femme, il écrivit : «*J’ai accepté ce poste comme un grand sacrifice, un service à rendre à la cause de mon pays*». De passage à La Havane en allant rejoindre son poste, il fut interviewé par le quotidien “Hoy”. Arrivé à son poste le 28 octobre, il s’installa dans le quartier de Coyahuacán. Il accomplit sa tâche avec une compétence rare, une parfaite distinction et un zèle de tous les instants. Il participa à la fondation de l’Institut international d’études afro-américaines, de la Société haïtiano-cubaine de relations culturelles. Il installa la légation au 204 Luz Saviñon. Il travailla à un roman.

Au cours de l’été 1943, miné par la prison et l’exil, il tomba gravement malade. Le 16 août, il rentra en Haïti pour y faire sa convalescence.

Il fit paraître :

---

**“*Le sacrifice du tambour Assoto*”**  
(1943)

Essai

Commentaire

Cette étude d’ethnologie religieuse, vint montrer l’ampleur de ses connaissances et sa haute valeur scientifique.

---

Le 2 octobre 1943, accompagné de sa femme, Jacques Roumain prit l’avion de la Panam pour regagner son poste à Mexico où il allait présider la délégation haïtienne au Congrès démographique international qui s’ouvrit le 11 octobre.

Le 7 juillet 1944, il termina et data de Mexico :

---

**“Gouverneurs de la rosée”**  
(posthume, décembre 1944)

Roman de 210 pages

À Haïti, au XXe siècle, le village de Fonds-Rouge se meurt, victime de la sécheresse, car on y a abusivement déboisé les «*mornes*» environnants. La vieille Délira Délivrance se lamente et son mari, Bienaimé, s'en prend à Dieu, «*créateur de la misère*». Autrefois, se rappelle-t-il, les villageois vivaient «*en bonne harmonie*», et le travail agricole collectif, «*le coumbite, réunissait le voisinage pour la récolte ou le défrichage*». On vivait «*en bon ménage avec la terre*» et, chaque jour, elle recevait de la pluie. Délira pense à son fils, Manuel, «*parti il y a des années couper la canne à sucre à Cuba*» et qui n'est pas revenu.

Or un homme arrive à Fonds-Rouge et, à la façon dont il regarde le pays, dont il s'étonne de la sécheresse, on comprend qu'il l'a connu autrefois. Il rencontre sur le chemin une jeune femme et, à la façon dont il se présente, on comprend qu'il s'agit justement de Manuel. Annaïse, cette «*grande et forte négresse*», se méfie d'abord de l'étranger et se détourne même de lui quand elle apprend qu'il est le fils de Délira et de Bienaimé. Ceux-ci sont saisis d'émotion à sa vue, Bienaimé reprenant cependant vite le ton de l'autorité paternelle. Manuel est heureux d'être de nouveau chez lui après les rudes années de travail à Cuba, pays où il y a de l'eau et où la canne pousse à perte de vue mais appartenant toute à un «*blanc américain*». Ceux qui l'écoutent sont ainsi «*ramenés à leur condition [...] : la sécheresse, les champs ravagés, la faim*».

À l'aube, dès son réveil, la pensée de Manuel revient à la terre sèche qu'il faudrait pouvoir arroser. À la soumission de sa mère à la Providence, celle du Dieu chrétien et des divinités afro-haïtiennes, il oppose «*le propre vouloir du nègre de ne pas accepter le malheur*». Il part faire un tour dans le pays et il se rend compte, auprès d'un «*nègre*», qu'il est en butte à une nette hostilité. Il constate surtout que les sources sont taries. Il regrette l'inconséquence du déboisement pratiqué par les «*habitants*» et il fait le serment : «*Je trouverai l'eau et je l'amènerai dans la plaine*». De retour à la case, il apprend que l'hostilité du «*nègre*» qu'il a rencontré, Gervilen, et «*le brusque changement d'attitude d'Annaïse*» sont les conséquences d'une «*histoire ancienne*» où, à l'occasion d'un héritage, un partage de terres entre deux branches d'une même famille a provoqué une dispute, un meurtre et une haine inextinguible.

Pour remercier le dieu qui a permis le retour de Manuel, Délira fait tenir un cérémonial vaudou. Le prêtre, «*le houngan*», entouré d'une procession d'initiées, vient rendre hommage à «*Papa Legba*», «*le vieux dieu de Guinée*», qui est représenté par un possédé. Il annonce la fin de la sécheresse tandis que les «*habitants*» se mettent à «*danser leur supplication*» et qu'un coq est sacrifié. Manuel participe à ces cérémonies non sans qu'une «*singulière tristesse se gliss[e] en son esprit*». Mais «*les habitants oubliaient leur misère : la danse et l'alcool les anesthésiaient*».

Tandis qu'il travaille à fabriquer du charbon de bois que Délira va vendre en ville, Manuel n'en poursuit pas moins sa recherche de l'eau. Il apprend à quel point les paysans sont soumis à «*la malfaisance des autorités*» et promet qu'un jour, tous unis, ils feront «*l'assemblée générale des gouverneurs de la rosée*». Mais, pour l'instant, «*la faim se faisait sentir pour tout de bon*», et Manuel sent toujours, en passant à travers le village, cette «*colère sourde et contenue*» qui est née de la vendetta et que «*la misère exacerbe*». Pour lui, il faudrait oublier ces vieilles histoires car «*s'il trouvait l'eau, le concours de tous serait nécessaire*». Passant devant Hilarion, «*l'officier de police rurale*», il est prévenu que les propos qu'il tient «*ne sont pas du goût des autorités*». Enfin, il rencontre Annaïse ; elle tente d'abord de montrer de l'impatience et du mécontentement, mais elle cède à son penchant et on sent qu'elle viendra au rendez-vous qu'il lui donne.

Le lendemain donc, Manuel et Annaïse s'étonnent l'un l'autre de cette «*complicité de cœur à cœur*» qui les rapproche. Mais, bien vite, il lui explique comment elle pourrait l'aider dans son projet de faire revenir l'eau sans plus croire à la fatalité ou attendre quelque chose de la religion : «*Il faudra le concours de tout le monde et s'il n'y a pas de réconciliation ce ne sera pas possible*». À Cuba, en luttant pendant des années contre l'exploitation capitaliste, il a appris quelle pouvait être la force de la grève. Annaïse aura à «*parler aux femmes*» pour faire passer l'idée d'un «*coumbite général*» qu'elles

imposeront ensuite à leurs hommes à force de leur réclamer de l'eau. Enfin, il introduit la perspective de leur propre union en lui décrivant la case où ils pourraient habiter.

Annaïse, encore bouleversée par l'émotion, est abordée par son cousin, Gervilen, qui a surpris leur rencontre et qui lui reproche de se commettre avec *«ce qu'il y a de plus ennemi parmi les ennemis»*. Il est d'autant plus menaçant qu'elle refuse de l'épouser ; il fait le serment de se venger.

Manuel, pendant ce temps, écoute sa mère qui s'inquiète à son sujet, se demandant ce qu'il peut bien chercher dans les *«mornes»*. On se demande s'il n'a pas besoin d'une pelle pour déterrer un trésor. Il lui fait pressentir une nouvelle importante et aussi son mariage. On apprend que plusieurs villageois vont essayer de *«trouver du travail en Dominique»*, tandis que d'autres cherchent une *«brève illusion d'espoir»* dans l'alcool. Manuel, en observant de haut le pays, remarque des ramiers, oiseaux qui préfèrent le frais et peuvent donc indiquer la présence de l'eau, découvre une faille où circule *«un courant de fraîcheur»* ; elle s'ouvre sur une large plate-forme dont le sol est imbibé d'eau : il a trouvé une source !

Les jours suivants, son agitation est telle que ses parents y voient une cause d'inquiétude supplémentaire. Conduisant Annaïse à la source, il lui exprime sa *«foi dans la vie»* car ce *«qui rend la vie vivante»*, c'est *«l'utilité de l'homme sur cette terre»*. Il lui parle aussi de la case qu'il va bâtir (ce à quoi elle acquiesce en son for intérieur). Les voici auprès de la source comme *«au fin fond du monde»* ou plutôt *«au commencement du monde»* où *«il y avait une femme et un homme comme toi et moi»*, et ils s'étreignent sur la terre même.

*«Les habitants n'avaient plus rien à manger ou c'était presque tout comme»*, mais Manuel et Laurélien rayonnent de joie, celui-ci convaincu qu'*«elle va changer, la vie, depuis le jour d'aujourd'hui»*, celui-là annonçant enfin qu'il a trouvé *«une grande source, un bassin rempli à ras bord»* et qu'il faut, pour amener cette eau, creuser des canaux, pour la distribuer, nommer un syndic, en tout cas, organiser un *«coubite général»* en faisant la paix avec *«les autres»*. Délira s'inquiète justement de ce que Gervilen semble un ennemi dangereux, mais elle se réjouit vite du projet de mariage avec Annaïse. Grâce au *«télégraphe»*, la nouvelle de la découverte se répand rapidement, les *«commères»* se mettant déjà à *«supputer le changement et le bénéfice que l'arrosage apporterait»*, le Simidor s'appretant à animer *«le coubite»* de son tambour et de son chant.

Manuel travaille à convaincre les *«habitants»* que la réconciliation est nécessaire pour l'exploitation de l'eau, *«pour que la vie recommence, pour que le jour se lève sur la rosée»*. Parmi *«les autres»*, il y a ceux qui envient la chance qu'ont leurs ennemis et qui menacent même, comme Gervilen, *«Nous prendrons l'eau, nous la prendrons de force»*, et il y a ceux qui, comme Larivoire, acceptent l'idée d'*«un coubite de tous les habitants de Fonds-Rouge»*. Aucune décision n'est prise à cause de la présence de l'enragé rival de Manuel.

Bienaimé d'un côté, Gervilen de l'autre, sont contre la réconciliation, mais cette idée, activée par les femmes, fait du chemin chez les hommes : *«Les négresses avaient commencé à leur rendre la vie impossible»*. Et cela inquiète Hilarion qui, en plus de faire la police, fait vendre à sa femme de l'alcool aux villageois et pensait profiter de leur endettement pour s'approprier leurs terres. La solution? mettre Manuel, le rebelle, en prison. Celui-ci, le soir même, entre hardiment chez Larivoire où se tient une réunion des *«autres»* en déclarant : *«Je viens avec la paix et la réconciliation [...] Il y a un moyen de sortir de la sécheresse et de la misère : c'est d'en finir avec ce désaccord»*, et, répétant l'annonce de sa découverte et sa proposition de paix, il obtient l'adhésion de tous contre le désir de vengeance et les menaces de Gervilen. Manuel retourne chez lui, plein d'espoir, quand, dans l'obscurité, il est frappé d'un coup mortel.

Il lui faut de longues heures pour se traîner jusqu'à sa case. Sachant que ce geste de haine pourrait ramener l'antagonisme d'autrefois, il refuse de dénoncer le coupable, soucieux seulement de *«sauver l'eau»*, d'éteindre la vendetta par son sacrifice, et il meurt en ayant fait promettre à Délira d'attribuer sa mort aux *«mauvaises fièvres de ce pays de Cuba»*. L'événement frappe le village d'étonnement. Annaïse accourt, révélant ainsi qu'elle était unie à Manuel ; *«le visage transfiguré par la souffrance»*, elle reproche à Dieu son injustice ; lavant le corps avec Délira, elle découvre la vérité et accepte aussi de la taire pour respecter sa *«dernière volonté»*. Tout en fabriquant le cercueil de son ami, Laurélien se remémore son enseignement.. Annaïse est là malgré l'opposition de sa mère, et on espère qu'elle sait où se trouve la source, car, déjà, *«chaque nègre tirait son plan»*. Le lendemain matin, des prières

sont lues et le corps est béni par un «*Père Savane*». Délira souhaite à son fils de trouver «*le chemin de ce pays de Guinée où tu reposeras en paix avec les Anciens de ta race*» ; elle souhaite aussi pouvoir partir avec son fils «*dans la grande savane de la mort*». La fosse a été creusée près du village et elle est refermée par Laurélien qui se promet de ne pas oublier les paroles de Manuel.

Le soir même, Délira se rend chez Larivoire et lui fait rassembler ses gens pour remplir sa «*mission*» : leur répéter les dernières paroles de Manuel. Gervilen n'est pas là : il a quitté Fonds-Rouge. Aussi les autres sont-ils unanimes à accepter la réconciliation et à organiser «*le coumbite*».

Dans un épilogue intitulé «*La fin et le commencement*», «*les choses ont repris leur place, elles ont repris leur cours*», mais Bienaimé n'est plus qu'«*un homme foudroyé*» par la douleur. «*Depuis plus d'un mois, les habitants travaillent en coumbite*» et «*ils ont suivi point par point les indications de Manuel. Il est mort, mais c'est toujours lui qui guide*». Délira et Annaïse vont assister au premier jaillissement de l'eau dans le canal et dans les rigoles, ce qui ferait que «*bientôt, cette plaine aride se couvrirait d'une haute verdure*» et, à ce moment même, Délira regrettant son fils, Annaïse «*prit la main de la vieille et la pressa doucement contre son ventre où remuait la vie nouvelle*».

## Analyse

(la pagination est celle de l'édition des Éditeurs français réunis, 1946)

### Intérêt de l'action

Le livre suit un déroulement bien net, apparemment sur deux pistes parallèles : l'idylle entre Manuel et Annaïse, conçue sur le modèle de «*Roméo et Juliette*», et la recherche de l'eau sur laquelle règne un mystère, qui prend l'allure d'une aventure. Manuel en est donc le moteur : il va amener à bouger, à revivre, à progresser un village immobile, presque mort faute d'eau et que les dieux ont abandonné, monde de la détresse, de la désolation et de la haine également, le livre s'ouvrant sur un désespoir total : «*Nous mourrons tous .*» dit la vieille Délira, la misère, comme toujours, faisant remonter à la surface de vieilles rancœurs, Fonds-Rouge étant donc divisé en deux camps.

L'obstacle, c'est la vendetta et, surtout, l'opposition du méchant de service, Gervilen, qui apporte des péripéties et provoque la tragédie. L'attentat survient habilement et sournoisement (tant par l'acte que par la discrétion de l'auteur) en fin de chapitre : «*Il n'eut pas le temps de parer le coup [...] Il chancela et s'affaissa. La torche s'éteignit*» (page 177, derniers mots du chapitre XII). On n'apprend que dans le chapitre suivant qu'il a reçu des «*coups de poignard*» (page 178).

Mais, en fait, les deux pistes sont étroitement unies («*les deux choses sont amarrées comme la liane et la branche*», page 112), surtout dans l'épilogue, quand lors du «*coumbite*» qui est le résultat de la recherche de l'eau, Annaïse annonce l'enfant à venir, autre preuve que l'avenir est aux habitants de Fonds-Rouge. La mort de Manuel est donc dépassée. Il meurt, certes, mais pour se répandre encore plus souverainement dans la vie de la communauté pour laquelle sa vie a été sacrifiée. L'idée de cette victoire sur son humanité mortelle se trouve aussi implicitement exprimée dans le fait que sa fiancée attend un enfant. Jacques Roumain a su, dans la dernière scène, évoquer la co-résurrection de la terre et de Manuel : «*Les habitants surgissaient en courant du morne, ils lançaient leurs chapeaux en l'air, ils dansaient, ils s'embrassaient . / - Maman, dit Annaïse d'une voix étrangement faible. Voici l'eau. / Une mince lame d'argent s'avancait dans la plaine et les habitants l'accompagnaient en criant et en chantant. / Antoine marchait à leur tête et il battait son tambour avec orgueil. / - Oh Manuel, Manuel, Manuel, pourquoi es-tu mort? gémit Délira. - Non, dit Annaïse et elle souriait à travers ses larmes, non, il n'est pas mort. / Elle prit la main de la vieille et la pressa doucement contre son ventre où remuait la vie nouvelle.*» (page 219).

Il survivra dans les chants de ses compagnons et dans le fils que sa femme Annaïse va bientôt mettre au monde : «*Ce qui compte, c'est le sacrifice de l'homme. C'est le sang du nègre. Rédemption du peuple.*»

Ce conflit où se mêlent un fléau naturel, l'amour et la haine des êtres humains, la lutte d'un homme exceptionnel venu d'ailleurs, qui a une autre expérience, qui a pris une distance, pour sauver son village de la sécheresse et de la discorde, prend les dimensions et le ton d'une épopée. On y retrouve le thème biblique du paradis perdu et retrouvé grâce au sacrifice du sauveur, la tragédie voyant le déroulement inéluctable d'une sorte de drame liturgique. Ce sauveur a un destin comparable à celui du Christ, comme le suggère son nom (Manuel étant une réduction d'Emmanuel, autre nom du Christ) : il a bien montré sa volonté de se sacrifier et on déclare «*que sa mort soit pour vous le recommencement de la vie*» (page 212). Il faut une victime pour qu'il y ait une catharsis, que son message passe et qu'ensuite le Bien, le Progrès se réalisent.

“*Gouverneurs de la rosée*” est aussi une émouvante histoire d'amour : deux jeunes gens, Manuel et Annaïse, se sentent mutuellement attirés en dépit de la vendetta du fait qu'ils appartiennent à des clan ennemis (schéma analogue à celui de “*Roméo et Juliette*”). Ils sont aussi comme Adam et Ève : «*au commencement du monde*» où «*il y avait une femme et un homme comme toi et moi*», et ils s'étreignent sur la terre même. Leur idylle est menacée : «*Il y a nous et il y a les autres. Et entre les deux : le sang. On ne peut enjamber le sang.*» (page 65). L'hostilité est enracinée à un tel point dans les consciences que le seul fait d'entendre prononcer le nom d'un des ennemis provoque une sorte de réflexe d'agressivité. La première rencontre des amoureux nous fournit une illustration de cet état d'esprit ; ils se rencontrent, ils se sentent attirés l'un par l'autre, mais le moment critique arrive quand ils se reconnaissent comme appartenant aux familles ennemies : «*- Alors, dit Manuel, ton nom c'est Annaïse. - Oui, Annaïse, c'est mon nom. - Moi-même, on m'appelle Manuel. - C'est icitte que je reste. - Moi-même, je ne vais pas loin non plus. Je te dis merci pour la connaissance. Est-ce que nous nous reverrons encore? / Elle détourna la tête en souriant. - Parce que j'habite comme qui dirait porte pour porte avec toi. - En vérité ! Et de quel côté? - Là-bas dans le tournant du chemin. Pour certain que tu connais Bienaimé et Délira : je suis leur garçon. / Elle arracha presque sa main de la sienne, le visage bouleversé par une sorte de colère douloureuse. - Hé, qué pasa? s'écria-t-il. / Mais déjà elle traversait la barrière et s'en allait rapidement sans se retourner.*» (pages 35-36).

Les rendez-vous secrets permettent aux deux amants de se connaître davantage. Cependant, même dans les transports de la passion, ils n'oublient pas le monde concret et ses problèmes. Cet amour permet à Manuel (et donc à Roumain) d'avoir une interlocutrice à qui il peut exposer ses vues.

La chronologie est à peu près constamment linéaire. Il y a un retour en arrière lorsque Manuel se souvient de la bagarre (qui prouve l'habileté de Jacques Roumain à raconter une action physique violente) lors de la grève à Cuba (page 50). Le récit est fait au passé, mais le présent intervient pour de courts moments (pages 182-183, 190).

Le point de vue est, en général, objectif. Mais on peut constater des intrusions du narrateur : «*que voulez-vous*» (page 114) - «*dites-moi*» (page 114) - «*J'ai entendu dire que...*» (page 119) - «*Et maintenant, ce Manuel qui se conduisait comme s'il allait tomber du mal caduc, quand donc, par la barbe du Saint-Esprit, pardon, mon Dieu, j'ai blasphémé, je ne le ferai plus, mea culpa, quand donc finirait tous ces emmerdements?*» (page 125) - «*je dis*» (page 127) - «*Avant midi, le bruit que Manuel avait découvert une source s'était répandu à travers le village. Nous avons un mot pour ça, nous autres nègres de Haïti : le télégueule que nous disons* » (page 147)

Le monologue intérieur peut venir se mêler à la narration (page 13) où s'introduit aussi le style indirect libre car ainsi c'est Hilarion en fait qui parle quand le narrateur dit : «*Il fallait foutre le Manuel sous clef, dans la prison du bourg*» (page 161).

La focalisation ne se fait pas toujours sur Manuel.

“*Gouverneurs de la rosée*” est un roman habile, marqué par un tragique simple qui éclate çà et là éclate en scènes inoubliables.

## Intérêt littéraire

Cette histoire est portée, d'une part, par une langue savoureuse, et, d'autre part, par un souffle poétique irrésistible.

Jacques Roumain joue de plusieurs langues.

D'abord, il restitue la langue parlée à Haïti, le créole, qui fait partie des créoles français parce que sa base lexicale est en grande partie fondée sur le vocabulaire français (les «*parler-français*» [page 47]), bien que sa grammaire soit restée en grande partie d'origine africaine. On trouve des mots :

- «*coumbite*» (traduit en note : «*travail agricole collectif*», page 16)

- «*malanga*» : légume qui ressemble à la patate douce et au taro et est l'aliment de base dans les Antilles (page 122).

On trouve même des phrases :

- «*Femme-la dit, mouché, pinga ou touché mouin, pinga-eh*» (traduit en note : «*La femme dit : Monsieur, prenez garde à ne pas me toucher, prenez garde*», page 18)

- «*A tè, m'ap mandé qui moune : Qui en de dans caille là? Compè répond : C'est mouin avec cousine mouin. Assez-é.*» (traduit en note : «*À terre, je demande : Qui est dans la case? Le compère répond : C'est moi avec ma cousine. Assez, eh !*», page 19)

- «*Mouin en dedans déjà. En l'ai-oh ! Nan point taureau passé taureau. En l'ai, oh.*» (traduit en note : «*Je suis déjà là-dedans. En l'air, oh. Il n'y a pas plus taureau que le taureau - En l'air, oh !*», page 19)

- «*P'tite mouin, ay pitite mouin*» (traduit en note : «*Mon petit, ah, mon petit*», page 37)

- «*Pissé qui gaillé, pas cumin*» (traduit en note : «*Le pissat dispersé n'écume pas. Équivaut à "pierre qui roule n'amasse pas mousse"*», page 44)

- «*Papa Legba, l'ouvri barrié-a pou nous, ago yé !*

*Atibon Legba, ah l'ouvri barrié-a pou nous, pou nous passer*

*Lo n'a rivé, n'a remercié loa yo*

*Papa Legba, mait'e trois carrefours, mait'e trois chemins, mait'e trois rigoles*

*L'ouvri barrié-a pou nous, pou nous entrer*

*Lo n'a entré, n'a remercié loa yo.*»

(traduit en note : «*Papa Legba, ouvre la barrière pour nous, afin que nous puissions passer, ago yé. Atibon Legba, ah, ouvre la barrière pour nous afin que nous puissions passer. Lorsque nous serons arrivés, nous remercierons les loa... Papa Legba, maître des trois carrefours, maître des trois chemins, maître des trois rigoles - Ouvre la barrière pour nous, pour que nous puissions entrer - Lorsque nous serons entrés nous remercierons les loas.*», page 69 )

- «*Bolada Kimalada, ô Kimalada*

*N'a fouillé canal la, ago*

*N'a fouillé canal la, mouin dis : ago yé*

*Veine l'ouvri, sang couri*

*Veine l'ouvri, sang coulé, ho*

*Bolada Kimalada, ô Kimalada*» (traduit en note : «*Bolada Kimalada, ô Kimalada - Vous fouillerez le canal, prenez garde - Vous fouillerez le canal, je dis : prenez garde - La veine est ouverte, le sang court - Ô la veine est ouverte, le sang coule - Bolada Kimalada, ô Kimalada*» (page 75)

- «*Legba-si, Legba saigné, saigné*

*Abobo*

*Vaillant Legba*

*Les sept Legba Kataroulo*

*Vaillant Legba*

*Alegba-sé, c'est nous deux*

*Ago yé* » (page 76)

- «*Pa' quel excès dé bonté vous vous êtes cha'gé di poids dé nos crimes, vous avez souffé'ine mô crielle pou' nous sauvé dé la mô*» (page 193).

Ce qui est censé être le bon français, le «français français» (page 48), est déformé par la prononciation : «*Mademoiselle, depuis que jé vous ai vur, sous la galérie du presbytè, j'ai un transpô' d'amou' pou' toi. J'ai déjà coupé gaules, poteaux et paille pou' bâtir cette maison de vous. Le jou de not' mariage les rats sortiront de leurs ratines et les cabrits de Sor Minnaine viendront beugler devant notre porte. Alô' pou' assurer not' franchise d'amour, Mademoiselle, je demande la permission pour une petite effronterie. Mais Sor Mélie me retire sa main, ses yeux font des éclairs, et elle me répond : «Non, Mussieu, quand les mangos fleuri et les cafés mûriront, quand le coumbite traversé la riviè' au son des boulas, alô' si vous êtes un homme sérieux, vous irez reconnaître mon papa et ma maman.»*» (page 48) - «Mussieu» (page 82) - «proléteurs» (page 99) - «*Pa' quel excés dé bonté vous vous êtes cha'gé di poids dé nos crimes, vous avez souffé' ine mô crielle pou' nous sauvé dé la mô*» (page 193) - «*Ma'chons ou combat, à la gloi-oi-re...*» (page 199) - «un petit quèque chose» (page 206).

Mais la plupart du temps, Jacques Roumain emploie seulement une langue populaire française ancienne (dont certains mots s'emploient aussi au Québec) :

- «abusant» (page 94) ;
- «adieu» qui se dit pour «bonjour» (page 85)
- «ajoupa» (en note : «case», page 126)
- «avalasse» : «*tomber à l'avalasse*» (page 198) : averse
- «bailler» (donner) : «*baille-moi la main*» (pages 37, 141) - «*pas baillé le temps*» (page 38) - «*baille-moi ton as*» (page 86) - «*bailler d'explications*» (page 89) - «*baille-moi un morceau de charbon*» (page 124)
- «barré» («barrière») : «*la savane servait de barré au bétail*» (page 83)
- «bassette» : «*une poule bassette*» (page 203) : naine
- «battouels des lessiveuses» (page 165) : «battoirs»
- «baugé» (page 176) : «*vautré dans sa bauge*»
- «bêtiser» (page 23) : «*faire des bêtises*», «*batifoler*»
- «boissonnier» (page 144) : ivrogne
- «boucan» (feu) : «*la fumée des boucans de charbonniers*» (page 55) - «*une nouvelle bûche rallume un boucan*» (page 200)
- «cabrouet» (page 45) : déformation de «cabriolet»?
- «cadaches» (page 58) : «*cacahouètes*» qui sont comparées à des «*araignées*»
- «carabans» (en note : «*pièges*», page 110)
- «case» («maison») : «*On pourrait bâtir une case*» (page 102)
- «causer» (nom : «*conversation*», «*discours*») : «*de causer en causer*» (page 47) - «*faire un grand causer*» (pages 90, 95) - «*ce grand causer*» (page 95)
- «causer» (verbe) : «*causer des paroles*» (page 87), «*causer des paroles de rébellion aux habitants*» (page 161)
- «chaudière» («casserole», page 50) : au Québec, «chaudière» désigne un seau en métal
- «clairin» (en note : «*alcool de canne à sucre*», page 40) : «*le clairin à la cannelle, au citron ou à l'anis*» (page 82) - «*Heureusement qu'il y a le clairin pour se rafraîchir*» (page 193)
- «*Comment est ton nom?*» (page 88)
- «commère» : nom donné aux femmes
- «compagnie» : «*venir de compagnie avec*» (page 122)
- «compère» : nom donné aux hommes
- «couillon» (page 144)
- «déparler» (page 42) : «*délirer*», «*divaguer*» (mot encore usité au Québec)
- «de quoi» («quelque chose») : «*de quoi pour le besoin*» (page 32) - «*on n'a pas de quoi pour un enterrement à l'église*» (page 191) ; expression encore usitée au Québec
- «déspecter» (pages 23, 38, 96) : manquer de respect
- «désaccordé» : «*la famille est désaccordée*» (page 98)
- «dieu» : «*si-dieu-veut*» (pages 60, 67, 174)
- «divorcer quelqu'un» : «*est-ce qu'on peut la divorcer?*» (page 120) ; expression usitée au Québec
- «drète» : «*tout drète*» (pages 60, 102) ; le mot est usité au Québec

- «endurant» (page 199)
- «enfoudroyé» (page 194)
- «enrageant» : «une femme enrageante» (page 124)
- «entourage» (l'enclos) : «Attends-moi devant l'entourage de compère Lauriston» (page 128)
- «éperlin» (page 56) : ?
- «espérer («attendre»)» : «Je vais t'espérer» (pages 55, 91) - «Espère, et tu verras» (page 61) - «Tu espèreras mon retour» (page 131)
- «faire amitié» : «les racines font amitié avec la terre» (page 43)
- «farinade » («averse») : «pas une grosse pluie [...] une petite farinade» (page 24) - «La pluie, mais pas seulement une petite farinade» (page 97)
- «foutre» (verbe) : «nos grands pieds de travailleurs de la terre, on vous les foutra un jour dans le cul, salauds.» (page 22) - «Il fallait foutre le Manuel sous clef, dans la prison du bourg» (page 161)
- «foutre » (juron) : «pourquoi, foutre, avez-vous coupé le bois?» (page 59)
- «frète» («froid») : «Mon sang est devenu tout frète.» (page 105) ; le mot est usité au Québec
- «gaguière» (en note : «où ont lieu les combats de coqs», page 60) ; page 82
- «garçon» («fils») : page 26
- «se gourmer» («se colleter») : «se gourmer dur avec l'existence» (page 79)
- «goût» («appétit») : «tu dois avoir grand goût» (page 51)
- «graffigné» («égratigner», «griffer») : «La misère n'a pas graffigné ma figure» (page 117) ; le mot est usité au Québec
- «grassette» («grasse») : «ronde de patout, bien grassette» (page 47) ; le mot est usité au Québec
- «habitant» pour «paysan» (page 43) ; le mot est usité au Québec
- «héler au secours» (page 187)
- «icitte» («ici») : pages 35, 41, 49, 59, 79, 175 ; le mot est usité au Québec
- «îlet» («îlot») : «des îlets de lumière» (page 194)
- «insolenceté» («insolence») : page 50
- «jeunesse» (en note : «prostituée», page 107) : «une ancienne jeunesse de la Croix des Bouquets qu'Hilarion avait ramassée dans la rigole» (page 161) ;
- «jouquer» («se jucher») : «c'est là que les ramiers ont jouqué» (page 121)
- «lasser» (prendre au lasso) : «la génisse [...] Manuel [...] en pleine course la lassa» (page 83)
- «longtemps» : «le temps longtemps» (page 39)
- «macaqueries» (page 47, suivi de sa traduction : «simagrées», page 96) : on pourrait aussi traduire par «singerie», le macaque étant un singe
- «macoute» («sac de vannerie», page 70)
- «madame» pour «épouse» : «ma madame» (page 155) ; l'expression est usitée au Québec
- «mal caduc» (page 125) ; l'épilepsie
- «malédictionné» («victime d'une malédiction») : «une saison malédictionnée» (page 113) - «nègres malédictionnés» (page 155)
- «mangeaille» (page 23)
- «le manger» (page 23)
- «marier quelqu'un» : «J'ai été obligé de la marier» (page 48) ; l'expression est usitée au Québec
- «maringouins» (page 54, expliqué en note : «moustiques») - page 174 ; le mot est usité au Québec
- «maudit» : «la maudite» (page 59) - «Gervilen [...] le maudit» (page 63) ; le mot est usité au Québec
- «mauvaiseté» (page 65)
- «menterie» (page 94) ; le mot est usité au Québec
- «mitan» («milieu») : «en plein mitan de la grand-route» (page 29) - «au mitan de la nuit» (page 53)
- «en plein mitan de l'estomac» (page 193)
- «mome» (page 18) : «petite montagne arrondie» ; au Québec se trouve la localité de Gros-Morne
- «le mouvant» («le courant») : «le mouvant de la misère» (page 58)
- «mouvementé» («agité») : «un nègre mouvementé» (page 123)
- «natif-natal» : «comme qui dirait : natif-natal» (page 30)
- «nous autres» (pages 119, 147) ; l'expression est usitée au Québec
- «ombrage» («ombre») : page 50

- «pas personne» : « *il n'y a pas personne* » (page 130) ; l'expression est usitée au Québec
- «peintelée» : «*la génisse peintelée*» (en note : «*tachée de blanc*», pages 82, 124)
- «peinturer» (« peindre ») : «*la plaine se peindrait à neuf*» (page 97) - «*je vois ça peinturé en bleu*» (page 102) ; le mot est usité au Québec
- «le pesant» (« le poids ») : «*le pesant d'une roche*» (page 99)
- «placé» : « *tu te trouvais placé* » (page 47 : en note : «*plaçage : mariage paysan*»)
- «platon» (« plateau ») : page 118
- «poux de bois» (page 198 : en note : «*termites*»)
- «rester» (« habiter ») : «*C'est icitte que je reste*» (page 35) ; le mot est usité au Québec
- «ruseuse» (page 112) : « rusée »
- «salvation» (« salut ») : « *la salvation ou la perdition* » (page 60)
- «un sans-honte» (page 125) : « un effronté »
- «sermenter» (« jurer ») : « *Et le voilà qui sermente encore.* » (page 45) - « *Je pourrais sermenter si c'était pas un péché* » (page 144)
- «simidor» (celui qui par son tambour et son chant conduit le « *coumbite* ») : pages 18, 43, 114-115
- «sor» : « *Sor Mélie* » (page 47, en note : «soeur»)
- «soulaïson» : « *il avait la soulaïson amère* » (page 116) : « soûlerie »
- «télégueule» (diffusion d'une nouvelle par le bouche à oreille - radio-trottoir - rumeur) : « *Avant midi, le bruit que Manuel avait découvert une source s'était répandu à travers le village. Nous avons un mot pour ça, nous autres nègres de Haïti : le télégueule que nous disons* » (page 147)
- «si tellement» : «*pas si tellement*» (page 33) - «*si tellement vite*» (page 45)
- «tout de bon» («tout à fait bon») : «*un nègre tout de bon*» (page 211)
- «trois-sept» : jeu de cartes (page 194)
- «vaudou» (pages 67, 68), le mot étant aussi orthographié «*vodou*» (page 79).

On trouve quelques mots espagnols que Manuel a rapportés de son séjour à Cuba :

- «Alto» (page 50 ; en note : «*Halte là !*»)
- «bueno» (pages 102, 145) : « bon ! »
- «cabezas» (page 120 ; en note : «*caboches*»)
- «cacos» (page 64 ; en note : « *paysans révolutionnaires*»)
- «Caramba» (page 120) : « mince ! » - « zut ! » - « tiens ! »
- «compadre» (page 51) : « compère » - « camarade »
- «El desgraciado» (page 178, en note : «*Le misérable*»)
- «don» (page 64 ; en note : «*gros propriétaire paysans. Vient de l'espagnol* »)
- «*Haitiano maldito, negro de mierda*» (page 40, traduit en note : «*Maudit Haïtien, sale nègre*»)
- «*El hijo de puta*» (page 57 ; en note : «*Le fils de putain*») qui est détourné en «*El hijo de... su madre*» (page 170)
- «*la huelga*» (page 34, traduit en note : «*la grève*», répété page 99 mais alors écrit «*huelgua*», coquille à corriger
  - «*Matar a un Haitiano o a un perro : tuer un Haïtien ou un chien, c'est la même chose, disent les hommes de la police rurale*» (page 50)
- «parece» (page 32) : « on dirait »
- «pasa» : «*Hé, qué pasa?*» (page 36, traduit en note : «*Que se passe-t-il?*»)
- «vamos» (page 73, en note : « *Allons* »)
- «viejo» (page 48, en note : « *Mon vieux* »)
- «Zafra» : «*la Zafra, ainsi que ces Espagnols appellent la récolte*» (page 27).

Mais Roumain lui-même est quelque peu hispanisé puisqu'il emploie les mots :

- «*barranque*» (pages 30, 60) qui vient de l'espagnol «*barranca*» qui signifie «ravin» ;
- « *bayahonde* » (page 19) qui vient de l'espagnol « *bayahonda* » : nom d'un arbre épineux ;
- «*mango*» (pages 48, 192), mot espagnol employé pour « mangue ».

C'est que la langue populaire envahit parfois la narration : «*la savane servait de barré au bétail*» (page 83) - «*en pleine course la lassa*» (page 83) - «*elles s'injuriaient, à l'occasion, avec des mots*

que ça n'est pas permis» (page 85) - «elle faisait un effort pour l'impatience et le mécontentement» (page 89).

Le style se déploie de la truculence populaire des dialogues à la poésie de la narration.

La langue donnée aux personnages est en effet très colorée. Bienaimé se plaint : «*Nous aurons le temps de manger nos propres dents jusqu'à la gencive*» (page 83). Gille en colère contre Gervilen ne parle que de lui «*couper la tête au ras du cul*» (page 158). La sagesse populaire s'exprime par d'amusants adages : «*Avec les vieux bâtons on fait meilleure route*» (page 44) - «*Pissé qui gaillé, pas cumin*» (page 44) - «*Les malheureux travaillent au soleil et les riches jouissent dans l'ombrage*» (page 50) - «*L'ignorance et le besoin marchent ensemble*» (page 60) - «*L'expérience est le bâton des aveugles [...] l'homme est le boulanger de la vie*» (page 96) - «*Les femmes, c'est changeant comme le temps*» (page 113) - «*Les jeunes poulains, c'est fait pour galoper dans la savane*» (page 124) - «*Quand un homme commence à avoir du guignon, même le lait caillé peut lui casser la tête*» (page 124) - «*On ne peut avaler une grappe de raisins d'un seul coup, mais grain par grain c'est facile*» (pages 143-144) - «*Le macaque ne trouve jamais que son petit est laid*» (page 155) - «*Les dents pourries n'ont de force que sur les bananes mûres*» (page 159) - «*Le cheval connaît la longueur de sa corde*» (page 115) - «*On n'invite pas le malheur. Et il vient et il se met à table sans permission et il mange et ne laisse que les os*» (page 190). On lit même une véritable petite fable : «*Nous autres, le peuple, nous sommes comme la chaudière ; c'est la chaudière qui cuit tout le manger, c'est elle qui connaît la douleur d'être sur le feu, mais quand le manger est prêt, on dit à la chaudière : tu ne peux plus venir à table, tu salirais la nappe*» (page 50).

Et on trouve, dans cette histoire tragique, des touches d'humour :

- la description du tennis que donne Manuel : «*Mister Wilson joue avec d'autres blancs à envoyer et renvoyer une boule blanche avec une espèce de battoir à lessive.*»
- le commentaire que fait le Simidor : «*Si le travail était une bonne chose, il y a longtemps que les riches l'auraient accaparé*» (page 49) ;
- les deux répliques parallèles d'Annaïse et de Manuel : «*Ne commence pas avec les galanteries, ça te sert à rien et ce n'est pas nécessaire* » - «*Ne commence pas avec les compliments, ça te sert à rien et ce n'est pas nécessaire*» (page 95) ;
- le tac au tac : «*Tu ris comme la tourterelle - Et je vais m'envoler comme elle.* » (page 95) ;
- le retournement par Bienaimé du portrait élogieux qu'avait fait Manuel d'Annaïse : «*Une bonne à cueillir les imbéciles, avec des yeux de vache laitière*» (page 63)
- l'éclair d'un sourire dans le tableau du dénuement : «*On avait beau raccommoier le linge, il y en avait dont le derrière, sauf votre respect, paraissait, par les bâillements du pantalon comme un quartier de lune noire dans les déchirures d'un nuage*» (page 82)
- la fantaisie de Nérestan que «*le tafia disposait à prendre la vie du côté plaisant. Il ne lui restait rien de sa violence. Il devenait maniable comme une barricade. On n'avait qu'à le pousser sur la pente, et il roulait jusqu'au fond d'une ivresse béate*» (page 160)
- les devinettes que pose Antoine pendant la veillée funèbre (pages 195-197).
- l'évocation de «*cette regrettable affaire avec la gouvernante de "mon Père" [...] il aurait dû prendre pour le servir une personne d'âge au lieu de cette jeune négresse ronde et dodue comme une poule bassette*» qu'a eue «*le Père Savane*» (page 203)

La poésie tient au fait que le livre est empreint de l'animisme propre aux primitifs et selon lequel tous les éléments de la nature sont également doués d'une âme :

- la terre : elle est «*saignée jusqu'à l'os* » (page 15) ;
- le soleil : «*Honneur et respect, maître soleil, soleil levant*» (page 18) ;
- l'arbre qui «*est fait pour vivre en paix dans la couleur du jour et l'amitié du soleil, du vent, de la pluie. Ses racines s'enfoncent dans la fermentation grasse de la terre, aspirant les sucs élémentaires, les jus fortifiants. Il semble toujours perdu dans un grand rêve tranquille. L'obscur montée de la sève le fait gémir dans les chaudes après-midi. C'est un être vivant qui connaît la course des nuages et pressent les orages, parce qu'il est plein de nids d'oiseaux.* » (page 21). Cet hymne à l'arbre

cosmique montre que, sous le désordre de la surface, il existe un ordre secret, la source d'une cohérence et la possibilité du recommencement.

- les racines «*qui font amitié avec la terre*» (page 42) ;

- les arbres auxquels Manuel s'adresse : «*Plantes, ô mes plantes, je vous dis : honneur ; vous me répondez*», tandis qu'il se déclare «*planté dans cette terre*» (page 56).

Cette communauté d'âmes entraîne des correspondances établies entre les éléments de la nature comme entre eux et l'être humain qui est présenté comme étant l'émanation même du pays : «*Si l'on est d'un pays, si l'on y est né, comme qui dirait : natif-natal, eh bien, on l'a dans les yeux, la peau, les mains, avec la chevelure de ses arbres, la chair de sa terre, les os de ses pierres, le sang de ses rivières, son ciel, sa saveur, ses hommes et ses femmes : c'est une présence, dans le coeur, ineffaçable, comme d'une fille qu'on aime : on connaît la source de son regard, le fruit de sa bouche, les collines de ses seins, ses mains qui se défendent et se rendent, ses genoux sans mystère, sa force et sa faiblesse, sa voix et son silence.*» (page 30). Pour Bienaimé, il s'agit de «*vivre en bon ménage avec la terre*» (page 25). Manuel «*avait envie de chanter un salut aux arbres*» (page 56). Il se voit «*semé pour une récolte invincible*» (page 40).

Jacques Roumain peint la nature et les êtres en montrant leur étroite communion, ce qui donne un caractère naturaliste au roman.

Le texte est émaillé de comparaisons : «*le ciel n'est qu'une plaque de tôle brûlante*» (page 15) - «*de la bonne terre ; ils la rendraient aussi nette que le dessus d'une table fraîchement rabotée*» (page 18) - «*les pulsations précipitées du tambour comme un sang plus ardent.*» (page 18) - «*le soleil moussait comme une écume de rosée sur le champ d'herbes*» (page 18) - «*plus caressant et chaud qu'un duvet de poussin sur le dos rond du morne*» (page 18) - «*Une circulation rythmique s'établissait entre le coeur battant du tambour et les mouvements des hommes. Le rythme était comme un flux puissant qui les pénétrait jusqu'au profond de leurs artères et nourrissait leurs muscles d'une vigueur renouvelée.*» (pages 19-20) - «*le ciel comme un bol de porcelaine renversée*» (page 20) - «*les nuages crevaient comme des sacs trop pleins*» (page 24) - «*une chaleur grasse*» (page 24) - «*l'eau, ça change parfois de cours, comme un chien de maître*» (page 31) - «*chaque homme s'est aligné, chargé comme un fusil jusqu'à la gueule avec sa rage*» (page 34) - «*distrainé comme un homme qui a vu des loups-garous en plein jour*» (page 40) - «*j'étais comme une souche arrachée, dans le courant de la grand-rivière*» (page 41) - «*la terre est comme une bonne femme, à force de la maltraiter, elle se révolte*» (page 43) - «*une joie un peu douloureuse remuait dans son coeur ainsi qu'un enfant nouveau*» (page 45) - «*ils causent si tellement vite [...] à croire qu'ils auraient monté chaque parole sur les quatre roues d'un cabrouet à toute course*» (page 45) - «*un palmiste sans importance, comme un balai oublié.*» (page 49) - «*l'eau courante dans les canaux comme un réseau de veines charriant la vie*» (page 53) - «*cette terre [...] recrépie aux couleurs de la verdure*» (page 53) - «*source sèche comme le plat de ma main*» (page 53) - «*une eau pourrie comme une couleuvre morte*» (page 54) - «*un nègre [...] comme foulé sous le pilon*» (page 57) - «*Ses mains [...] ainsi que des paquets de racines*» (page 57) - «*son regard bougeait comme un animal méfiant dans un terrier embroussaillé*» (page 57) - «*couleur de maladie*» (page 58) - «*le souffle du vent déchiré par les appels d'air comme un linge mouillé*» (page 58) - «*blocs de roches [...] ainsi qu'un bétail paisible*» (page 58) - «*les feuilles des cactus [...] épaisses et luisantes comme la peau des caïmans*» (page 61) - «*le ciel [...] ainsi qu'un couvercle brûlant*» (page 61) - les muscles de Manuel «*comme des lianes gonflées de sève*» (page 62) - «*la terre n'est pas un drap, il y a de la place pour tous*» (page 64) - «*sourde comme un mulet rétif*» (page 64) - «*hérissé de malice comme un cactus de piquants*» (page 73) - «*ils vivent sur nous comme des puces*» (page 80) - «*clair comme l'eau courante au soleil*» (page 81) - «*les feuilles des lataniers pendaient inertes, comme des ailes cassées*» (page 81) - «*le derrière [...] paraissait, par les bâillements du pantalon comme un quartier de lune noire dans les déchirures d'un nuage*» (page 82) - «*Une espèce de graminée [...] poussait [...] comme le mauvais poil des verrues*» (page 83) - «*Ils rafraîchissaient le passé [...] comme on avive de l'ongle une plaie mal fermée*» (page 85) - «*les injures des femmes [...] ce n'est que du bruit fait avec du vent*» (page 85) - «*leurs faces étaient comme des murailles*» (page 86) - «*ses paroles arrivées aux oreilles d'Hilarion comme une mouche se prend dans une toile d'araignée*» (page 87) - «*un peu de lumière argentée les lissait avec un léger frémissement, comme une chevelure dénouée*» (page 92) - «*tout était clair en toi et propre comme une source*»

(pages 94-95) - «*Tu vois la couleur de la plaine [...] on dirait de la paille dans la bouche d'un four tout flambant*» (page 96) - «*gonfler d'eau les nuages comme des vessies*» (page 96) - «*ébranché de ses bras*» (page 97) - «*l'herbe de Guinée montait haut comme une rivière en crue*» (page 97) - «*on était éparpillé comme du sable*» (page 98) - «*le patron et la police [...] c'est complice comme la peau et la chemise*» (page 99) - «*on est soudé en une seule ligne comme les épaules des montagnes et quand la volonté de l'homme se fait haute et dure comme les montagnes*» (page 100) - «*vagabonder comme un chien sans maître*» (page 107) - «*les deux choses sont amarrées comme la liane et la branche*» (page 112) - «*rire préservé tout frais, comme un chant d'oiseau dans un vieux nid*» (page 113) - «*une chanson semblable à la vie*» (page 114) - «*une chanson qui restait dans la gorge comme un gémissement*» (page 114) - «*leur derrière est léger comme les cerfs-volants*» (page 117) - «*l'alignement des mornes courait jusqu'au couchant en une seule vague [...] reprenait avec une nouvelle houle*» (pages 119-120) - «*la terre blanche comme craie*» (page 122) - «*sa grosse figure noire brille comme du cuir bien ciré*» (page 125) - «*les voix jaillissaient comme une fontaine*» (page 126) - «*C'est comme pour l'eau, il faut fouiller profond dans tes paroles pour trouver leur sens*» (page 129) - les regards de Gervilen qui épie Annaïse, «*c'est comme des pointes de couteaux*» (page 130) - «*la colère était la seule sève qui lui restait dans les veines*» (page 137) - «*la haine [...] c'est comme un marigot de boue verte, de bile cuite, d'humeurs rances et macérées*» (page 143) - «*ses mains comme des battoirs à lessive*» (page 153) - «*ses traits comme taillés dans une roche noire*» (page 155) - «*son rire était [...] comme si on déchirait une feuille de tôle rouillée*» (page 155) - «*son regard courait de l'un à l'autre comme un rat furieux*» (page 157) - «*la rosée [...] c'est comme une écume de soleil*» (page 159) - «*maniable comme une barrique*» (page 160) - «*penchant sous l'effet des grogs comme un mât de voilier par grosse bourrasque*» (page 161) - «*l'ambition d'argent la dévorait comme une fièvre maligne*» (pages 161-162) - «*On dirait qu'on leur a frotté la plante des pieds avec du piment*» (page 164) - «*son maléfice le prend comme un poisson dans une nasse*» (page 166) - «*C'est une langue piquante, cette Roselia*» (page 166) - «*Elle se sentait aller à la dérive d'un courant brûlant où chaque vague était un frémissement de son corps*» (page 167) - «*noir comme chez le diable*» (page 169) - «*se passant de contentement la langue sur les lèvres, comme si du sirop lui coulait de la bouche*» (page 170) - «*chaque question alignée sur le fil de son raisonnement comme du linge rincé accroché à sécher au soleil*» (page 170) - «*des tapes à écrabouiller la tête d'un chrétien*» (page 171) - «*ses mains comme d'énormes araignées*» (page 172) - «*Il écarta Gervilen de sa pensée, comme on chasse un maringouin*» (page 174) - «*Quel bûcheron il faudrait pour ébrécher et abattre un tel homme*» (page 175) - «*ce roulis du ciel*» (page 178) - «*les mains étendues en avant comme un aveugle qui se fraie un chemin dans les ténèbres*» (page 178) - «*Le sentier courait devant lui comme un ruisseau sous le reflet de la lune*» (page 179) - «*cette clairière de lumière qui s'agrandissait dans le ciel*» (page 182) - Délira «*hurle ce grand cri de bête blessée*» (page 184) - «*elle se lamente comme si on lui arrachait l'âme avec des griffes de fer*» (page 185) - «*Hilarion renifle l'air comme un chien qui cherche une piste*» (page 185) - «*Est-ce qu'on meurt comme ça, comme un souffle d'air éteint une chandelle, comme une serpette sarcle l'herbe, comme un fruit tombe de l'arbre*» (page 186) - «*tu nous foules comme le petit-mil sous le pilon, tu nous écrases comme la poussière*» (page 187) - «*deux petites plaies [...] deux petites lèvres de sang caillé*» (page 188) - «*des nuages [...] naviguent [...] toutes voiles incendiées*» (page 190) - «*la mort fait son tri comme un aveugle choisit des mangos au marché*» (page 192) - «*s'entendre comme le lait et le citron*» (page 197) - «*À midi, tu traverses la rivière à pied [...] Mais la pluie est tombée à l'avalasse dans les mornes, et vers l'après-midi, l'eau descend comme une déchaînée et ravage tout sur son passage, l'enragée. C'est comme ça que vient la mort.*» (page 198) - «*une voix [...] ranime le choeur comme une nouvelle bûche rallume un boucan*» (page 200) - «*l'aile frissonnante de l'aube*» (page 200) - «*ces vobiscum, saeculum et dominum qui sonnent comme une retombée de baguette sur un tambour*» (page 203) - «*jeune négresse ronde et dodue comme une poule basset*» (page 203) - «*Si les mots avaient des os*» (page 203) - «*elle est comme une branche dans l'orage*» (page 203) - «*Il me reste à attendre dans un coin de la vie comme un haillon oublié au pied d'une muraille*» (page 204) - «*Délira tremble comme si les clous s'enfonçaient dans le sang de son âme*» (page 205) - «*Les plantes, c'est comme les chrétiens. Il y en a deux qualités : les bonnes et les mauvaises. Quand tu vois des oranges, tous ces petits soleils accrochés dans le feuillage, tu sens*

comme une réjouissance, c'est plaisant et serviable, les oranges. Tandis que, prends une plante à piquants comme celle-là...» (page 217) - «La savane s'étendait comme une esplanade de lumière violente» (page 218).

Des métaphores jaillissent sans cesse : «un madras de nuages soufrés ceignait le sommet des mornes élevés» (page 17) - les hommes, maniant la houe, «brandissaient, une seconde, un arc de soleil» (page 18) - ils attaquaient «le pelage malsain de la terre» (page 18) - «un balancement de houes arrache du ciel de vives échardes de lumière» (page 18) - «le feu du flamboyant longtemps couvé sous la cendre de la nuit, maintenant, éclate en un boucan de pétales à la lisière des bayahondes» (19) - «le creux d'aisselle du morne» (page 20) - «il affilait sa langue sur la meule des réputations» (page 44) - «déchiffrant dans les rides de leurs visages l'écriture implacable de la misère» (page 46) - «regard aminci, jusqu'à n'être plus qu'une escarbille brûlante» (page 57) - «une cicatrice de graviers» (page 58) - «le battement d'ailes du vent» (page 68) - un coq est «un buisson ardent de plumes et de sang» (page 71) - «le ressac de la danse» (page 76) - Délira se traite elle-même de «véritable moulin à inquiétudes» (page 111) - «depuis en Guinée, le nègre marche dans l'orage, la tempête et la tourmente» (page 187). On remarque la métaphore suivie : «Je couds, je couds et je raccorde l'ancien temps avec ces jours-ci. Si seulement, on pouvait reprendre la vie, reprendre le fil cassé [...] La vie, c'est un fil qui ne casse pas [...] parce que chaque nègre pendant son existence y fait un noeud» (page 216).

Roumain personnifie des éléments de la nature : «le vent d'une haleine sèche» (page 13) - «la terre, c'est comme une femme qui d'abord se débat, mais la force de l'homme, c'est la justice, alors, elle dit : prends ton plaisir.» (page 15) - «Un arbre, c'est fait pour vivre en paix dans la couleur du jour et l'amitié du soleil, du vent, de la pluie. Ses racines s'enfoncent dans la fermentation grasse de la terre, aspirant les sucs élémentaires, les jus fortifiants. Il semble toujours perdu dans un grand rêve tranquille. L'obscur montée de la sève le fait gémir dans les chaudes après-midi. C'est un être vivant qui connaît la course des nuages et pressent les orages, parce qu'il est plein de nids d'oiseaux.» (page 21) - au «paysage retrouvé» Manuel donne «le bonjour» (page 29) - il « entendait, comme une source de sang, la rumeur inépuisable de la vie» (page 40) - l'alcool a une «langue brûlante» (page 40) - «un vent maudit traîne l'aile à ras de terre comme les hirondelles» (page 42) - «les racines font amitié avec la terre» (page 43) - la source «venait des reins mêmes du morne» (page 58) - «que le tonnerre l'écrase s'il ne fouillait les veines des ravins avec ses propres ongles» (page 59) - «la langue humide» de l'eau (page 59) - «l'eau se perd dans la passoire du sable [...] et mange son chemin dans le fond de la terre» (59) «Le soleil raclait le dos du morne avec des ongles étincelants ; la terre haletait par sa barranque altérée» (page 60) - «l'eau [...] je l'amènerai dans la plaine, la corde d'un canal au cou» (page 60) - «la chair tendre du campêcher» (page 67) - «les choses prenaient mauvais visage» (page 82) - «un soupir de vent» (page 92) - «les dents désœuvrées des moulins» (page 99) - «le sommeil de l'eau dans les veines des mornes» (page 139) - «la haine ça donne à l'âme une haleine empoisonnée» (page 143) - «le morne se dressait avec ses flancs saignés à blanc par la coulée des roches» (page 162) - «l'entre-jambes du morne» (page 165) - «On n'invite pas le malheur. Et il vient et il se met à table sans permission et il mange et ne laisse que les os» (page 190) - «le malheur riait en sourdine. Il attendait dans ce détour du chemin qu'on appelle la mort» (page 199) - «voici le jour avec ses arbres noirs et frileux» (page 200)

Roumain déploie aussi des symboles comme celui de l'eau («Elle est là, la douce, la bonne, la coulante, la chantante, la fraîche, la bénédiction, la vie», page 122) qui prend une importance capitale, à peu près comme dans «Colline» de Giono qui est justement un maître du roman naturaliste. Depuis le titre qui ne manque pas d'intriguer par l'évocation des «gouverneurs de la rosée» qui est reprise au long du livre, l'eau lui inspire tout un enthousiasme lyrique ; elle est la vie (d'où la fusion : «La vie était tarie à Fonds-Rouge», page 126 - «C'est la vie qui commande [...] et l'eau, c'est la réponse de la vie», page 160) ; C'est autour de la recherche de l'eau, d'ailleurs, que s'amorce l'idylle entre Annaïse et Manuel. L'auteur développe aussi le symbole de la Terre-Mère qui doit être fécondée par l'eau comme la femme doit être fécondée par le sperme et avoir un enfant (page 219). Ainsi l'eau est-elle facteur d'union, non seulement au niveau collectif mais aussi au niveau individuel. Le travail agricole, «un labeur viril», a une connotation sexuelle : «Et la terre avait répondu : c'est comme une

*femme qui d'abord se débat, mais la force de l'homme, c'est la justice, alors, elle dit : prends ton plaisir.»* (pages 15-16).

La poésie est donc constante. Quand Roumain s'exalte : *«Quel jardin d'étoiles dans le ciel, et la lune glissait parmi elles, si brillante et aiguisée que les étoiles auraient dû tomber comme des fleurs fauchées»* (page 176), cette lune qui, ailleurs, apparaît comme *«une mince serpett»* (page 167), il retrouve les accents de Hugo pour qui, dans *“Booz endormi”*, la lune est *« Cette faucille d'or dans le champ des étoiles »*). Plus loin, *«la lointaine clarté des étoiles chavirait dans un lent vertige»* (page 178). Des résonances sensuelles donnent leur pleine saveur aux descriptions de la nature : *«Sous les lataniers, il y avait un semblant de fraîcheur ; un soupir de vent à peine exhalé glissait sur les feuilles dans un long murmure froissé et un peu de lumière argentée les lissait avec un léger frémissement, comme une chevelure dénouée.»* (page 92) - *«La lumière faisait une danse d'aiguilles chauffées à blanc»* (page 152) - *«le sillage ensoleillé de l'eau»* (156). Est chantée particulièrement, l'eau jaillissante qui, dans l'inconscient collectif, est assimilée à l'union sexuelle : *«la rumeur profonde de l'eau charriait en elle [Annaïse] une voix qui était le tumulte de son sang.»* (page 133) - *«il l'avait prise à la source et la rumeur de l'eau était entrée en elle comme un courant de vie féconde»* (page 186). L'union sexuelle est évoquée avec lyrisme : *«Elle se sentit fondre dans la délivrance de ce long sanglot qui la laissa anéantie dans l'étreinte de l'homme.»* (page 134).

Interprète fidèle de la langue d'Haïti et poète au lyrisme généreux qui émet une rare qualité d'émotion, Jacques Roumain montre donc, dans *“Gouverneurs de la rosée”*, la maîtrise d'un écrivain complet.

### Intérêt documentaire

La misère des pays sous-développés nous est connue à travers les documents des ethnologues ou des économistes, tandis que des solutions sont proposées par les analystes politiques. Mais, sans compter la froideur de l'objectivité à laquelle tendent de tels textes, ils sont la plupart du temps dus au regard d'Occidentaux. Il est donc du plus grand intérêt de pouvoir lire un roman qui, écrit par un non-Occidental, nous fait vivre de l'intérieur le drame qu'est la vie de paysans pauvres sous un ciel implacable.

*“Gouverneurs de la rosée”*, qui continuait, en la raffinant, la tendance indigéniste de la littérature haïtienne, est un document sur Haïti, pays des Grandes Antilles qui partage l'île d'Haïti avec la République Dominicaine (qui est appelée *«la Dominicanie»* tandis qu'il est aussi question de *«ces Dominicains-là»* [page 45]), qui a été une colonie française, ce qui fait que les noms des *« habitants »* où sont français (leur kyrielle, page 43), où l'on parle le créole, une déformation du français.

C'est un pays chaud (on y subit *«le poids du soleil»* [page 81] - *«la lumière faisait une danse d'aiguilles chauffées à blanc»* [page 152]), à la végétation tropicale : bayahondes, campêcher, lataniers, figuiers, malangas, calebassier dont Délira fait bouillir des feuilles pour soigner Manuel (page 180). Les *«blancs français»* y ont eu des *«indigoteries»* (page 118), exploitations de l'indigotier, plante dont la culture avait été introduite par les Espagnols au seizième siècle dans les Grandes Antilles, et des feuilles de laquelle est extrait l'indigo, matière tinctoriale bleue.

Mais c'est aussi un pays montagneux (*«les mornes»*, *«une montagne à pic, déchirée de gouffres dont on ne voit pas le fond, couronnée de pitons qui se perdent dans le ciel bouleversé»* [page 119]) qui, de ce fait, a des *«Terres Froides»* (page 119).

Sa voisine, Cuba, où est allé Manuel, est ainsi présentée par lui : *« C'est un pays, cinq fois, non dix, non vingt fois peut-être plus grand qu'Haïti »* (page 79) - *«L'eau court d'un bout à l'autre des plantations, et c'est une belle canne qui pousse là et de plus grand rendement que notre canne créole [...] Tu pourrais marcher d'icitte à la ville, sans rien voir d'autre que la canne, la canne de tout côté, sauf, de temps à autre, un palmiste sans importance, comme un balai oublié.»* Mais la plantation où il a travaillé appartenait à *«un blanc américain, Mister Wilson qu'il s'appelle. Et l'usine aussi et tous les environs, c'est sa propriété. - Et des habitants, il y en a des habitants comme nous ? - Tu veux dire avec une portion de terre, la volaille, quelques bêtes à cornes? Non ; seulement des travailleurs pour couper la canne à tant et tant. Ils n'ont rien que le courage de leurs bras, pas une poignée de terre, pas une goutte d'eau, sinon leur propre sueur. Et tous travaillent pour Mister Wilson et ce Mister Wilson pendant ce temps est assis dans le jardin de sa belle maison, sous un parasol, ou bien il joue*

*avec d'autres blancs à envoyer et renvoyer une boule blanche avec une espèce de battoir à lessive.»* (pages 48-49)

L'Histoire est quelque peu évoquée quand est mentionné l'éternel malheur noir qui est né de l'esclavage : *«Depuis en Guinée [c'est-à-dire depuis le temps où il vivait libre en Guinée], le nègre marche dans l'orage, la tempête et la tourmente»* (page 187). Mais *«ce général Lonjeannis, un nègre de grandes manières, un patriarche»* (page 64) semble une fantaisie car son nom n'a pu être trouvé ailleurs. Enfin, on peut considérer comme juste la déclaration : *«Ce pays est le partage des hommes noirs et toutes les fois qu'on a essayé de nous l'enlever, nous avons sarclé l'injustice à coups de machette»* (page 79).

À Haïti, en tout cas à Fonds-Rouge, il n'y a que des Noirs qui se désignent eux-mêmes par le mot «nègre» (*«nègres inconséquents, nègres sans mesure»* [page 59] - *«nègre mouvementé»* [page 123] - *«nègre boissonnier»* [page 144] - *«nègres sans respect, nègres malédictionné»* [page 155] - *«nègre de bonne qualité»* [page 209] - *«nègre tout de bon»* [page 211]) qui n'a rien de péjoratif (Annaïse est *«une grande et forte négresse»* [page 33] - *«une petite négresse bien respectueuse»* [page 146] ; elle dit à Manuel : *«Tu es le nègre qui trouvera l'eau»* [page 98] - elle dit de lui après sa mort : *«C'était le meilleur nègre sur la terre»* [page 194]. «Nègre marron» est un compliment car le mot «marron» désigne l'esclave qui s'est enfui pour vivre en liberté. Mais, curieusement, les Noirs veulent interdire aux Blancs l'utilisation du mot «nègre».

Le racisme, Manuel l'a connu à Cuba où on l'a traité de *«Haitiano maldito, negro de mierda»* (page 40), et c'est pourquoi il imagine, dans *«le ciel»* qui est le *«pâturage des anges»*, *«des anges nègres pour faire le gros travail de la lessive des nuages ou balayer la pluie et mettre la propreté du soleil après l'orage, pendant que les anges blancs chantent comme des rossignols toute la sainte journée ou bien soufflent dans de petites trompettes comme c'est marqué dans les images qu'on voit dans les églises.»* (page 42). Le racisme qu'on constate à Fonds-Rouge est interne puisque *«les bourgeois de la ville»* appellent *«les habitants des mornes et des plaines»* *«par dérision nègres pied-à-terre, nègres va-nu-pieds, nègres-orteils»* (page 22). Ceux-ci espèrent une revanche : *«Nos grands pieds de travailleurs de la terre, on vous les foutra un jour dans le cul, salauds»* (page 22).

Jacques Roumain nous fait découvrir son peuple, et son tableau est animé par l'amour qu'il lui porte. Il montre la convivialité des Haïtiens (*«Ils croisaient d'autres habitants avec qui elle échangeait de longues salutations, car c'est en pays d'Haïti coutume de bon voisinage»* [page 35]). Ailleurs, il peint *«une jeune négresse du voisinage qui finit de remplir ses calebasses [...] Elle les dépose dans un panier d'osier qu'elle équilibre sur sa tête»* (page 20). Il indique que les femmes sont coiffées du *«madras»*, mouchoir noué sur la tête ; que les hommes travaillent avec la *«machette»*, grand coutela utilisé comme sabre d'abattage. Il brosse une scène où des marchandes reviennent du marché : *«Sur la route, les paysannes conduisaient leurs ânes fatigués. Elles les encourageaient de la voix et l'écho affaibli de leurs cris monotones parvenait jusqu'à Manuel. Il les perdait de vue au gré d'un rideau de bayahondes, mais elles reparaissaient plus loin : c'était jour de marché et elles s'en revenaient, ayant encore un long trajet devant elles avant le coucher du soleil. À cette distance, il ne pouvait les reconnaître, mais il savait que c'était les commères de son propre village [...] Elles allaient en file presque ininterrompue, dans la poussière soulevée, et parfois l'une d'elles courait après sa bête qui s'écartait et la rabattait dans le vent, à grand renfort de malédictions et de coups de fouet.»* (page 92).

Le romancier évoque les combats de coqs qui ont lieu à la *«gaguière»* (page 60) où l'on parie sur les adversaires (page 61), où *«les bâtons se mirent de la partie ; grâce à Dieu, ça n'allait pas jusqu'à la machette»* (page 82), où *«le coq de combat de Larivoire battit ses ailes couleur de cannelle, et chanta»* (page 153).

Aux hommes, *«l'alcool donnait un semblant de vigueur, une brève illusion d'espoir»* (page 116) - *«le tafia [eau-de-vie tirée des mélasses de canne à sucre] disposait Nérestan à prendre la vie du côté plaisant»* (page 160).

Le village est formé de cases et nous pénétrons à l'intérieur de l'une d'elles (210).

Les villageois sont des «habitants», des paysans, des «nègres pied-à-terre» (page 80) : «C'est dur les habitants, et rude : l'existence leur a tanné le coeur, mais ça n'est épais et mal équarri qu'en apparence, il faut les connaître, il n'y a pas plus sensible à ce qui fait que l'homme a vraiment le droit de s'appeler un homme : la bonté, la bravoure, la fraternité virile» (page 212). Ils cultivent la terre avec courage et patience car c'«est une bataille jour pour jour, une bataille sans repos : défricher, planter, sarcler, arroser, jusqu'à la récolte, et alors tu vois ton champ mur couché devant toi le matin, sous la rosée [...] et l'orgueil entre dans ton coeur.» (page 42). Il faut «travailler durement en nègres conséquents, en travailleurs de la terre qui savent qu'ils ne pourront porter un morceau à la bouche s'ils ne l'ont extrait du sol par un labeur viril.» (page 15). Ils ont aussi quelques animaux, d'où la question : «Où est passée la génisse peinte?» (page 82).

Ils sont malheureusement divisés en deux camps farouchement antagonistes à cause du souvenir d'un meurtre (pages 35-36, 63, 65), «une histoire ancienne» (page 63) où «la bataille a commencé» (page 65), où «le sang a coulé» (page 64). Cela a entraîné une vendetta où on a «pris deux cadavres pour drapeaux» (page 98), ce qui explique la «colère douloureuse» d'Annaïse (page 36), l'état malsain de la vie sociale. Si, dans les familles, l'impatience s'épanche en une certaine violence dont les enfants font les frais, dehors, dans les rues, l'atmosphère n'est guère meilleure : «Les cases s'alignaient au hasard des cours, dans le désordre des sentiers. Quelque chose de plus que les arbres, les jardins, les haies, les séparait. Une colère sourde et contenue, qu'une étincelle ferait éclater en violences et que la misère exacerbait, donnait à chaque habitant pour son voisin, cette bouche cousue, ce regard évasif, cette main toujours prête.» (page 84). Toute réconciliation est impossible, car «on ne peut pas enjamber le sang» (page 65). «Dans chaque case macérait le poison noir de la vengeance» (page 66), et elle ne peut être assouvie par l'action d'un autre : «C'est pas moi qui l'ait tué, de ces mains, de mes propres mains.» (page 172).

La religion des villageois est avant tout le vaudou qui est la «fidélité qui ressuscitait de la nuit des temps la puissance ténébreuse des vieux dieux Dahoméens» (page 71), les «loa» (page 54 ; en note : «divinités afro-haïtiennes»), les «Anges de Guinée» (page 63), les «dieux de Guinée» (page 96 : coquille à corriger) que ces Africains déracinés par l'esclavage ont gardés : «Papa Legba» (page 44, il est défini en note : «Dieu afro-haïtien. Celui qui ouvre le chemin» ; en 69, il est «le vieux dieu de Guinée»), «Papa Loko», «Maître Agloué», «Loko-atisou», «Agoueta-Woyo» (page 55), «Atibon-Legba, le maître des carrefours» (page 68) - «Alegba-sé» (page 71) - «Kataroulo» (page 71).

Le cérémonial est décrit aux pages 68-76. Y participent :

- «l'ordonnateur» ;
- «le houngan» (une note, page 67, indique : «prêtre du vaudou») ;
- «les hounsi» (une note, 68, indique : «initiées du vaudou») «coiffées et vêtues de blanc immaculé» (page 68).

Y sont prononcés «les paroles secrètes» (page 68), un «chant unanime» (page 70, où, en note, page 71, «abobo» est expliqué comme étant un «cri de jubilation religieuse»), par lequel on s'adresse au «loa» : «Tes enfants te saluent ; ils t'offrent ce service en remerciement et en action de grâces» ;

On fait au « loa » le don de «vivres dont tu auras besoin dans ton voyage de retour» et il les accepte. Se rendant compte de la sécheresse, il affirme que «ça va passer» (page 70). «Les habitants se mettant à danser leur supplication» (page 70), sentant la pulsation magique des tambours au plus secret de leur sang (page 71), dansant en particulier « une danse Nago » (page 75), ils ressentent «l'étreinte forcenée des loa qui les possédaient en chair et en esprit» (page 72). Ainsi, un «possédé» (page 70) «écumait, titubant violemment» (page 74) : «Ce n'était plus le Simidor hilare [...] cérémonieux et pénétré de son importance, il représentait maintenant Legba aux-vieux-os» (page 73) ; ses paroles (page 75) sont une prédiction à la fois du meurtre et de l'irrigation.

Aux dieux, on fait des sacrifices : «un coq couleur de flamme afin de centrer toutes les forces surnaturelles en un seul noeud vivant, en un buisson ardent de plumes et de sang » (71). «Legba acceptait le sacrifice» (page 72) : «ce n'était plus un coq ordinaire, mais le Koklo du loa, revêtu de ce

*nom rituel et de la sainteté qui lui conférait son meurtre sacré* (page 73). Manuel rappelle : « *Vous avez offert des sacrifices aux loa, vous avez offert le sang des poules et des cabris pour faire tomber la pluie* » (page 183).

La cérémonie de l'«*asogwé*» (page 75) est tenue « *pour que les loa fassent tomber la pluie* » (page 96).

En fait, les esclaves africains ayant été christianisés, la religion est un syncrétisme. On place bien au sommet de la hiérarchie des puissances dont on sollicite le secours « *le bon Dieu [...] Jésus, Marie la Vierge* » (pages 41, 164) ; « *la Vierge Altagrâce* » (pages 27, 61), la « *Sainte Vierge* » (pages 28, 108), « *Santa Maria Gratia* » (page 72) ; le Saint-Esprit (« *par la barbe du Saint-Esprit, pardon, mon Dieu, j'ai blasphémé, je ne le ferai plus, mea culpa* » [page 125]) ; les anges (« *c'est une personne qui est à tu et à toi avec les anges, Délira* » [page 169]). On s'adresse à la fois aux « *saints* » et aux « *divinités sourdes et aveugles d'Afrique* » (page 28) : « *Oh mes saints, oh mes loas, venez me secourir* » (page 204). Ils ont été associés certainement pour dissimuler le culte africain interdit : « *C'est l'image de Saint-Jacques et en même temps c'est Ogoun, le dieu dahoméen* » (page 169), sous laquelle brûle une lampe éternelle. Et se déroule toute une litanie syncrétiste : « *Papa Legba, je vous appelle Saint Joseph, Papa, je vous appelle, Dambala Siligoué, je vous appelle, Ogoun Shango, je vous appelle, Saint Jacques le Majeur, je vous appelle, ay, Loko Atisou* » (page 204). Du christianisme on a aussi conservé le chapelet, le scapulaire de Délira (page 142). Surtout, la religion catholique est en vigueur pour les funérailles. Elles sont célébrées par un « *Père Savane* », un prêtre improvisé des campagnes haïtiennes, qui prononce la prière : « *Pa' quel excès de bonté vous vous êtes cha'gé de poids de nos crimes, vous avez soufflé une mô crielle pou' nous sauvé de la mô* » (193). Cet Aristomène, « *conscient de son importance* » (pages 200-201), officie « *à toute vitesse [...] pour deux piastres et cinquante centimes [...] ce n'est pas vraiment pas la peine de se donner du mal* » (page 202), car « *on n'a pas de quoi pour un enterrement à l'église. C'est trop cher et l'église ne fait pas de crédit aux malheureux, c'est pas une boutique, c'est la maison de Dieu* » (page 191), prononçant « *ce bafouillis sacré* » (page 203), « *ces vobiscum, saeculum et dominum qui sonnent comme une retombée de baguette sur un tambour* » (page 203), « *avec le chantonnement plaintif, nasillard et solennel des curés* » (page 203). Note de satire comique, sa situation s'explique parce qu'il a eu « *cette regrettable affaire avec la gouvernante de "mon Père" [...] cette jeune négresse ronde et dodue comme une poule bassette* » (page 203). Mais la protestation contre le culte imposé par le colonisateur est encore exprimée avec plus de netteté : « *Le Bondieu est blanc* » (page 187).

Les funérailles ont été précédées d'une veillée funèbre qui « *se poursuit entre les larmes et le rire [...] tout juste comme la vie* », où « *le chœur des pleureuses remplit la case de hurlements assourdissants* », tandis que, pour les hommes, « *c'est la coutume de jouer aux cartes* », de poser des devinettes, de boire du « *clairin* » pour « *faire honneur au défunt* ». Tandis qu'après, « *quand on aura assez d'argent* », on « *construira une tombe en briques avec une niche où allumer les bougies du souvenir* » (page 207).

De toute façon, vaudou ou christianisme, la religion n'apparaît que comme un recours fataliste qui enferme les habitants dans la résignation : la formule « *si-Dieu-veut* » est devenue un tic. Les mots qui reviennent sans cesse à la bouche de la pauvre Délira, ce sont « *la grâce de Dieu, ou sa miséricorde pour les malheureux* ». Quand Manuel affirme : « *C'est pas Dieu qui abandonne le nègre, c'est le nègre qui abandonne la terre et il reçoit sa punition : la sécheresse, la misère et la désolation* », si elle admet : « *Tes paroles ressemblent à la vérité* », en ajoutant : « *La vérité est peut-être un péché* » (page 43), elle reconnaît implicitement que sa soumission est religieuse.

On peut rapprocher de la religion les nombreuses superstitions :

- le tabou qui interdit de boire quoi que ce soit sans en avoir préalablement versé quelques gouttes en l'honneur des morts qui ont toujours soif : « *Manuel avala son verre d'un trait. L'alcool parfumé de cannelle lui lécha le creux de l'estomac d'une langue brûlante et son ardeur se précipita dans ses veines : Merci, maman. C'est un bon clairin et bien réchauffant. / Bienaimé but à son tour après avoir versé quelques gouttes sur le sol : "Tu as oublié l'usage, gronda-t-il. Tu es sans égard pour les morts ;*

*eux aussi ont soif.» / Manuel rit : «Oh, ils n'ont pas à craindre un refroidissement. Moi, j'avais sué et ma gorge était sèche à cracher de la poussière.» (pages 40-41).*

- *«les maléfices que connaissent certains maudits qui changent un homme en bête, en plante ou en roche» (page 104) ; «la grand-peur du loup-garou» (page 167) ; «un malfaisant avait jeté un sort (il faut corriger la coquille : «un mort» !) sur elle » (page 151) ; pour Délira, la sécheresse serait «une saison malédictionnée» (page 113) ; «le mystère du figuier-maudit » ;*

- *les «compromissions avec le diable» qu'il faut avoir «pour trouver un trésor» (page 118) ;*

- *la croyance au «gardien de l'eau» dont on parle «avec une sorte de terreur sacrée.» (page 133) et en «la Maîtresse de l'Eau» de Mahotière qui ferait subir un «maléfice» à celui qui entend son chant (pages 165-166), la mort de Manuel étant attribuée à sa vengeance (page 185).*

*D'ailleurs, l'eau devient l'objet d'un véritable culte : « Je te salue, eau bénite.» (page 133).*

Mais Roumain n'est pas un simple folkloriste : il a le souci de nous présenter une situation qui est tragique et de la dénoncer. En dépit du labeur des «habitants», le pays est en proie à la misère : Manuel *«déchiffrait dans les rides de leurs visages l'écriture implacable de la misère» (page 46) ; ils «étaient gavés de misère» (page 116). «C'est l'existence qui leur a appris, aux négresses, à chanter comme on étouffe un sanglot et c'est une chanson qui finit toujours par un recommencement parce qu'elle est à l'image de la misère, et, dites-moi, est-ce que ça finit jamais, la misère?» (page 114).*

Pourtant, tout étant relatif et le malheur ménageant des degrés, par rapport à la détresse actuelle, le chapitre I donne le tableau d'un bonheur perdu. Autrefois, les villageois vivaient *«en bonne harmonie», et «le coumbite réunissait le voisinage pour la récolte ou le défrichage». Les hommes allaient, chaque matin, travailler le champ de l'un d'eux, retourner la terre au rythme du tambour et du chant qui rendaient tout le pays unanime, dans une ambiance à la fois de travail et de danse :*

*«- Alignez ! criaient les chefs d'escouade. / Le Simidor Antoine passait en travers de ses épaules la bandoulière du tambour. Bienaimé prenait sa place de commandement devant la rangée de ses hommes. Le Simidor préludait par un bref battement, puis le rythme crépitait sous ses doigts. D'un élan unanime, ils levaient les houes haut en l'air. Un éclair de lumière en frappait le fer : ils brandissaient, une seconde, un arc de soleil [...] Les hommes avançaient en ligne. Ils sentaient dans leurs bras le chant d'Antoine, les pulsations précipitées du tambour comme un sang plus ardent [...] Une circulation rythmique s'établissait entre le cœur battant du tambour et les mouvements des hommes : le rythme était comme un flux puissant qui les pénétrait jusqu'au profond de leurs artères et nourrissait leurs muscles d'une vigueur renouvelée.» (pages 18-20).*

Or, les habitants étant ignorants (*«Mais comment veux-tu que je réponde à tous ces pourquoi? Demande-moi une bonne fois la raison que la lune certains jours ressemble à une tranche de melon d'Espagne, et à d'autres, la voilà ronde comme une assiette.» [page 124] proteste Bienaimé*), ils ont oublié les lois de la nature : ils ont procédé à un déboisement intensif : *«on a éclairci pour le bois-neuf» (page 59) - «on avait incendié le bois pour faire des jardins de vivre, planté les pois-congo sur le plateau, le maïs à flanc de coteau» (page 15) ; pour accroître ses revenus, on fabrique du charbon de bois : «Dans les clairières, des charbonniers déblaient les terres sous lesquelles le bois vert a brûlé à feu patient [...] Estival essuie du revers de la main ses yeux rougis. De l'arbre mutilé, il ne reste que le squelette calciné des branchages épars dans la cendre : une charge de charbon que sa femme ira vendre au bourg de la Croix-des-Bouquets.» Manuel lui-même y participe : «Il abattait les arbres, dressait dans la clairière la meule sous laquelle le bois brûlerait à feu lent» (page 77). Aussi, Gervilen, qu'il surprend alors qu'il «dressait sa meule de charbon» (page 57) aura-t-il une raison de plus d'être son adversaire. Ce charbon de bois est vendu à la ville par Délira.*

Les villageois sont donc victimes de leur propre impéritie car c'est ce déboisement qui a provoqué la sécheresse. Manuel *«trouve Fonds-Rouge saccagé par la sécheresse et plongé dans une misère sans pareille» (page 172). «Il voulait, de là-haut, embrasser le pays, la plaine étalée, et, dans les éclaircies des arbres, les toits de chaume, les taches irrégulières des champs et des jardins. / Sa face se durcit, plaquée de sueur. Ce qu'il voyait, c'était une étendue torréfiée, d'une sale couleur rouillée, nulle part, la fraîcheur verte qu'il espérait, et, çà et là, la moisissure éparsée des cases. / Il contempla, surplombant le village, le morne décharné, ravagé de larges coulées blanchâtres, là où l'érosion avait mis ses flancs à nu jusqu'aux roches [...] les chênes [...] les acajous [...] les pois-congo [...] les tertres*

*[...] tout ça le soleil l'avait léché, effacé d'un coup de langue de feu. Il se sentit abattu et comme trahi.»* (page 31)

À Fonds-Rouge, *«la vie s'était détraquée, figée dans son cours»* (pages 61-62) alors qu'*«À Mahotièrre [...] pour les jardins, l'arrosage n'est même pas nécessaire. La fraîcheur suffit, la rosée du matin»* (page 159) - *«Ils ont toutes leurs nécessités : une terre rouge et grasse étagée en platons, bonne pour tous les vivres [...] Mais la grande chance de ses habitants, c'est la source... »* (page 165).

Cette dévastation par la sécheresse entraîne un état de privation général : les habitants subissent *«la sécheresse, les champs ravagés, la faim»* (page 51), *«n'avaient plus rien à manger ou c'était presque tout comme»* (page 135) ; *«la faim se faisait sentir pour tout de bon»* (page 82).

De ce fait, cette société est en voie de désintégration morale, en proie à la désolation, à la détresse, à la haine, comme le constate Manuel quand il fait un tour du village pour s'informer davantage. À travers lui, nous assistons à ce triste spectacle : *«Devant chaque case, à l'ombre des quelques arbres que la sécheresse avait épargnés, les habitants contemplaient leur malheur. Des querelles explosaient sans motif visible, le bavardage des femmes s'aigrissait, tournait aisément à la dispute. Les enfants se tenaient à l'écart des taloches, mais la prudence, ça ne leur servait à rien. On entendait une voix irritée qui criait : - Philogène, ho? Mussieu Philogène, tu n'entends pas que je t'appelle? / Et l'autre s'approchait, la mort dans l'âme, et recevait son affaire en pleine calebasse, que ça sonnait.»* (pages 81-82).

Mais les réactions n'en sont pas pour autant identiques. Le plus souvent, comme on l'a déjà vu, dominant le sentiment d'impuissance et la résignation exprimés par Délira et sur lesquels s'ouvrent le livre : *«Nous mourrons tous [...] et elle plonge sa main dans la poussière ; la vieille Délira Délivrance dit : nous mourrons tous : les bêtes, les plantes, les chrétiens vivants, ô Jésus-Maria la Sainte Vierge ; et la poussière coule entre ses doigts. La même poussière que le vent rabat d'une haleine sèche sur le champ dévasté de petit-mil, sur la haute barrière de cactus rongés de vert-de-gris, sur les arbres, ces bayahondes rouillés. / La poussière monte de la grand-route et la vieille Délira est accroupie devant sa case, elle ne lève pas les yeux, elle remue la tête doucement, son madras a glissé de côté et on voit une mèche grise saupoudrée, dirait-on, de cette même poussière qui coule entre ses doigts comme un chapelet de misère : alors elle répète : nous mourrons tous.»* (page 13). Des détails tels que : *«haleine sèche», «champ dévasté», «cactus rongés», «bayahondes rouillés»* ainsi que l'immobilité de la vieille femme accroupie concourent à annoncer une mort générale.

Au début, Annaïse elle-même partage ces sentiments : *«La vie est une pénitence»* (page 34) et les exprime encore plus tard : *«- Ah, nous autres, c'est la vie qui nous pétrit. - Parce que vous êtes une pâte résignée, voilà ce que vous êtes, répond Manuel. - Mais qu'est-ce qu'on peut faire, est-ce qu'on n'est pas sans recours et sans remèdes devant le malheur? C'est la fatalité, que veux-tu. - Non, tant qu'on n'est pas ébranché de ses bras et qu'on a le vouloir de lutter contre l'adversité.»* (page 97).

Cependant, certains réagissent : *«Les femmes étaient les plus enragées : elles étaient véritablement déchaînées. C'est qu'elles étaient les premières à savoir qu'il n'y avait rien à mettre sur le feu, que les enfants pleuraient de faim, qu'ils dépérissaient, les membres grêles et noueux comme du bois sec, le ventre énorme. Elles en avaient parfois la tête dérangée et elles s'injuriaient, à l'occasion, avec des mots que ça n'est pas permis. Mais les injures des femmes ne tirent pas à conséquence, ce n'est que du bruit fait avec du vent. Ce qui était plus grave, c'était le silence des hommes.»* (page 85). *«Une colère sourde et contenue qu'une étincelle ferait éclater en violences et que la misère exacerbait donnait à chaque habitant pour son voisin cette bouche cousue, ce regard évasif, cette main toujours prête.»* (page 84).

D'autres s'en vont, et l'émigration est la conséquence la plus catastrophique de la sécheresse. Dans un très bref dialogue, deux paysans en parlent : *«- Non, ce que je te dis est la vérité du bon Dieu : Saint-Julien est parti et compère Loctama aussi. - Eh bien, ils retourneront. Le cheval connaît la longueur de sa corde. - Mais ils sont partis pour de vrai. Erzulie, la madame de Saint-Julien, répète qu'ils vont passer la frontière du côté de Grand Bois pour essayer de trouver du travail en Dominique [...] Saint-Julien l'a laissée avec six petits nègres en bas âge [...] Et Charité, la fille de commère Sylvina, est partie aussi. - Tu ne me diras pas? - Ouais, c'est comme ça, et d'autres vont la suivre»*

sûrement. Elle est allée à la ville. Tu sais comment elle va finir? Dans le péché et les mauvaises maladies.» (page 115).

Et d'autres s'apprêtent à partir : «Nous allons quitter la terre des anciens.» (page 126).

Manuel aussi a émigré pendant quinze ans, se sentant «comme une souche arrachée, dans le courant de la grand'rivière» (page 41). C'est tout juste le recul nécessaire pour mesurer les ravages qu'a subis son pays. Son attachement pour ses compatriotes en est renforcé. Son expérience à l'étranger trouve sa pleine valeur dans la mesure où elle l'aide à bien aborder les problèmes de son pays. Il évoque «les milles et les milles d'Haïtiens» qu'il a laissés «du côté d'Antilla. Ils vivent et ils meurent comme des chiens. Matar a un Haitiano o a un perro : tuer un Haïtien ou un chien, c'est la même chose, disent les hommes de la police rurale : des vraies bêtes féroces». (page 50). À Cuba, il a fait «la guerre avec les cacos» (page 64 ; en note : «paysans révolutionnaires»), il a subi «le matraquage des Gardes Ruraux» sous lequel il a senti «ses os craquer» (page 40). Mais il a vu aussi ce qu'on peut obtenir par «la huelga» (page 99), la grève, avant laquelle «on était éparpillé comme du sable et les patrons marchaient sur ce sable» (page 98), qui est «un NON de mille voix qui ne font qu'une et qui s'abat sur la table du patron avec le pesant d'une roche» (page 99), et ce souvenir lui donne l'impulsion pour réagir. Cette communauté rurale attendait l'arrivée de son guide pour s'organiser en une collectivité plus efficace.

Manuel sait quelle grave menace constitue la sécheresse, s'alarme («Pourquoi, foutre, avez-vous coupé le bois?» [page 59]), explique aux paysans leur erreur, leur donne un véritable enseignement d'agronome (qui rappelle que Jacques Roumain a fait des études d'agronomie), bien que poétiquement exprimé : «Mais la terre est comme une bonne femme, à force de la maltraiter, elle se révolte : j'ai vu que vous avez déboisé les mornes. La terre est toute nue et sans protection. Ce sont les racines qui font amitié avec la terre et la retiennent : ce sont les manguiers, les bois de chênes, les acajous qui lui donnent les eaux des pluies pour sa grande soif et leur ombrage contre la chaleur de midi. C'est comme ça et pas autrement, sinon la pluie écorche la terre et le soleil l'échaude : il ne reste plus que les roches.» (pages 42-43). «C'est pourtant de la bonne terre [...] la plaine peut encore donner sa bonne mesure de maïs, de petit-mil et tous genres de vivres. Ce qu'il faudrait, c'est l'arrosage.» (page 53).

Manuel fait entrevoir à Annaïse la transformation que pourrait connaître le pays : «Que dirais-tu, Anna, si la plaine se peignait à neuf, si dans la savane, l'herbe de Guinée montait haute comme une rivière en crue? - Je dirais merci pour la consolation. - Que dirais-tu si le maïs poussait dans la fraîcheur? - Je dirais merci pour la bénédiction. - Est-ce que tu vois les grappes du petit-mil, et les merles pillards qu'il faut chasser? Tu vois les épis? / Elle ferma les yeux : - Oui, je vois. - Est-ce que tu vois les bananiers penchés à cause du poids des régimes? - Oui. - Est-ce que tu vois les vivres et les fruits mûrs? - Oui, oui. - Tu vois la richesse? / Elle ouvrit les yeux. - Tu m'as fait rêver. Je vois la pauvreté. - C'est pourtant ce qui serait, s'il y avait quoi, Anna? - La pluie, mais pas seulement une petite farinade : de grandes, de grosses pluies persistantes. - Ou bien l'arrosage, n'est-ce pas? - Mais la source Fanchon est à sec et la source Lauriers aussi. - Suppose, Anna, suppose que je découvre l'eau, suppose que je l'amène dans la plaine. / Elle leva sur lui un regard ébloui : - Tu ferais cela, Manuel? / Elle s'attachait à chacun de ses traits avec une intensité extraordinaire, comme si, lentement, il lui était révélé, comme si, pour la première fois, elle le reconnaissait. / Elle dit d'une voix assourdie par l'émotion : - Oui, tu le feras. Tu es le nègre qui trouvera l'eau, tu seras le maître des sources, tu marcheras dans la rosée et au milieu de tes plantes. Je sens ta force et ta vérité.» (pages 97-98)

Encore faut-il retrouver de l'eau. Le roman devient alors une sorte de traité d'hydrologie. Manuel, qui a décidément tous les talents, connaît «le mystère du sommeil de l'eau dans les veines des mornes» (page 139), s'efforce de trouver une vraie source qui fournira l'eau nécessaire pour la résurrection du pays et parvient grâce à son intelligence et à son don d'observation à déduire de la présence de ramiers, oiseaux qui préfèrent le frais, la présence de l'eau : «Je l'ai trouvée. Une grande source, un bassin rempli à ras bord» (page 138).

Cette eau, encore faut-il la faire arriver «*par un canal principal*» après lequel «*chacun tirera son canal à lui*» (page 140). Pour ces travaux, il faut revenir au «*coumbite*». Ainsi, les habitants, qui avaient déjà été des «*gouverneurs de la rosée*» («*tu vois ton champ mûr couché devant toi le matin, sous la rosée, et tu dis : moi, untel, gouverneur de la rosée, et l'orgueil entre dans ton coeur*» [page 43]) le seront-ils de nouveau, grâce à la découverte de l'eau et au travail collectif, cette humidité revenue étant garante de la fertilité et de la prospérité.

Ainsi, le romancier a-t-il profité des connaissances accumulées par l'homme de terrain, l'agronome, l'ethnologue, le sociologue. Mais il ne s'est contenté donc pas de donner un tableau de la vie dans un village de Haïti : il a tracé tout un projet de régénération.

### Intérêt psychologique

Jacques Roumain a de fines touches d'analyse psychologique («*une joie un peu douloureuse remuait dans son coeur ainsi qu'un enfant nouveau*» (page 45), mais ses personnages sont plutôt des porteurs d'idées. Certains ne sont même que des silhouettes rapidement esquissées.

La vieille paysanne Délira représente :

- la mère : «*Ô fils de mon ventre, douleur de mon ventre, joie de ma vie, chagrin de ma vie, mon garçon, mon seul garçon*» (page 27) - «*Tu es toujours resté mon petit garçon*» (page 109) - à la mort de Manuel, elle «*hurle ce grand cri de bête blessée*» (page 184) ;
- le malheur : son «*rire était étonnamment jeune*» car «*elle n'avait jamais eu le temps de trop l'user*» (page 113) ; elle prononce (pages 203-204) une «*incantation désespérée*» (page 205) ;
- la soumission à la religion, taçant Manuel : «*Tu ne rends pas justice au bon Dieu*» (page 55) mais en venant aussi à «*un reproche infini à tous les saints et à ces divinités sourdes et aveugles d'Afrique*» (page 28) et même, à la mort de son fils, à une révolte contre Dieu : «*Où est ta justice, où est ta pitié, où est ta miséricorde? [...] tu nous foules comme le petit-mil sous le pilon, tu nous écrases comme la poussière*» (page 187).

Bienaimé est le père et le mari autoritaire, d'autant plus autoritaire qu'il n'a pas de pouvoir : «*Tu veux dérespecter ton propre papa? [...] le vieux jouait au furieux, y prenant son plaisir*» (page 38), à qui «*la colère était la seule sève qui lui restait dans les veines. Il en faisait grand usage*» (page 137) qui se montre «*intraitable*» (page 158), «*un vrai coq de combat*» (page 214), qui conteste avec logique la religion mais sans aller plus loin que son raisonnement. Il poursuit aussi le «*rêve d'un champ de maïs à l'infini, les feuilles ruisselantes de rosée, les épis si gonflés...*» (page 113). À la fin, «*c'est un homme foudroyé*» (page 215).

Gervilen est «*le malveillant, le Judas*» (page 106) dont la présence est nécessaire à l'économie du drame : tenant à la perpétuation de la vendetta, il s'est dès le début dressé contre Manuel qu'il considère «*ce qu'il y a de plus ennemi parmi les ennemis*» (page 107) ; puis il surprend sa rencontre avec Annaïse (page 106) et, devant le refus de celle-ci de répondre à sa demande de devenir son épouse, il fait ce «*serment : que le tonnerre me réduise en cendres et la Vierge me crève les yeux, si je ne me venge pas*» (page 108). Aussi le romancier lui a-t-il donné un physique déplaisant : «*C'était un nègre épais et comme foulé sous le pilon. Ses mains énormes pendaient au bout de ses bras ainsi que des paquets de racines. Ses cheveux lui descendaient sur le front buté par petits buissons enroulés et clairsemés [...] son regard bougeait comme un animal méfiant dans un terrier embroussaillé*» (page 57) - «*son regard rongait son chemin jusqu'au fond de leur pensée*» (page 156) - «*ses petits yeux enfoncés sous l'abri des sourcils couvaient un feu inquiétant*» (page 152) - «*ses mains comme des battoirs à lessive*» (page 153). Il est secoué par «*la grande rage*» (page 153) ou par un rire diabolique : «*son rire était effrayant à entendre. C'était comme si on déchirait une feuille de tôle rouillée*» (page 155). Son langage est violent : «*cette bande de saloperies*» (page 174) ; il se fait menaçant : «*Tu as croisé deux fois le chemin de Gervilen Gervilis. Une fois, c'est déjà trop.*» (page 174).

Annaïse est qualifiée de «*belle fille, et sérieuse et travailleuse*», de négresse «*de belle taille, avec de grands yeux, des dents blanches, la peau fine*» (page 63), portrait repris et amplifié page 164 et conclu par : «*En vérité, le bon Dieu l'a agrémentée de ses propres mains*». Lorsqu'elle lave le linge, elle est même érotisée : «*Elle ressemble à une reine de Guinée [...] avec ses reins cambrés, ses seins nus, durs et dressés, sa peau si noire et lisse*» (page 166) - «*les seins gonflés d'Annaïse, leurs pointes mauves comme du raisin*» (page 167).

Mais, entre l'héroïne et le héros, s'étend d'abord le fossé de la vendetta, qui fait que, d'abord, chaque fois qu'elle et Manuel se sont rencontrés, «*elle s'était détournée*» (page 79), qu'elle lui a même intimé : «*Ôte-toi de mon chemin*» (page 88). Cependant, elle se rend à ses raisons car il lui a demandé : «*Est-ce que tu n'es pas fatiguée de toute cette haine qu'il y a, à l'heure qu'il est, entre nous?*» (page 89).

Elle est donc, d'une part, l'amoureuse qui, lors du rendez-vous «*sur la butte des lataniers*» (page 90), résiste d'abord : «*Ne commence pas avec les galanteries, ça te sert à rien et ce n'est pas nécessaire*» (page 95), au point qu'on peut considérer que cette simple paysanne n'est guère plausible, avec ses pudeurs de nonne et ses délicatesses de précieuse. Mais Manuel lui expose ses projets de salut du village, il y adjoint celui de «*bâtir une case*» dont elle serait «*la maîtresse*» (page 102), ce qui est, en Haïti, promesse de mariage : «*Tout le monde saura pour qui je vais bâtir cette case*» (page 131). Et elle accepte : «*C'est oui, chéri*» (page 103) et, «*encore bouleversée par la langueur qui l'avait saisie, cette surprise éblouissante de sa chair*» (page 104), elle sera «*la servante de son désir*» (page 131), «*se sentant aller à la dérive d'un courant brûlant où chaque vague était un frémissement de son corps*» (page 167).

Cependant, son cœur a été surtout conquis dans ce qu'il a de plus noble, l'estime, car elle est, d'autre part, le faire-valoir qui permet à Manuel d'exposer ses idées, l'interlocutrice à qui il ouvre les yeux, qu'il fait évoluer, face au problème qui étreint le village, de la consternation et de la résignation («*Mais qu'est-ce qu'on peut faire, est-ce qu'on n'est pas sans recours et sans remède devant le malheur?*» - «*C'est la fatalité, que veux-tu?*»), à l'espoir et à la conviction, reconnaissant dans son amant le leader indispensable et devenant une militante pour sa cause. Quand la source a été découverte, elle fait le tour du pays, pour inviter les habitants à se réunir en vue de la tâche à accomplir, et, à la fin, elle les y mène (page 213).

Le couple qu'ils forment, qui doit ouvrir la porte d'un nouveau paradis, est même identifié à celui d'Adam et Ève : «*Manuel, on est au fin fond du monde. - Au commencement du monde, tu veux dire. Parce que au commencement des commencements, il y avait une femme et un homme comme toi et moi ; à leurs pieds coulait la première source et la femme et l'homme entrèrent dans la source et se baignèrent dans la vie.*» (page 132).

Manuel, non plus, n'est pas un personnage observé d'après nature : il n'est pas le type du paysan haïtien, rouillard, patient, méthodique. Est-il même un paysan? Il n'a pas constamment des inquiétudes dues au changement des saisons et aux intempéries, il ne songe pas à la récolte et aux fléaux naturels. Au fond, il est, au plus, un agricole, qui est même très peu haïtien, d'autant plus qu'il a passé quinze ans à Cuba, vécus dans un climat de grève et de mobilisation, qui n'ont pas été sans laisser une empreinte sur lui qui évoque «*les tribulations de l'existence*», qui a connu «*la rage qui fait serrer les mâchoires*» (page 33), qui y a acquis une force stoïque et quelque peu machiste («*Mords ta langue et tes cris car tu es un homme pour de vrai, avec ce qu'il faut là où il en faut*» [page 40]). D'ailleurs, l'amoureux est d'abord imbu de la misogynie traditionnelle : «*Ce qui se passe dans l'esprit des femmes, le diable lui-même ne le sait pas*» (page 36). Ce n'est que plus tard qu'il veut fonder la relation avec Annaïse sur «*la confiance [...] une complicité de cœur à cœur*» (page 94).

L'enfant prodigue revient donc dans son pays en homme solide et prêt à affronter avec énergie tout obstacle. Son autorité naturelle fait qu'on l'appelle spontanément «*chef*» (page 81), qu'il est le leader qui se présente opportunément. Il a l'amour du pays natal, d'autant plus renforcé chez lui qu'il a connu la nostalgie de l'exil, qui l'empêche de sombrer dans le découragement. Néanmoins, ainsi qu'en témoignent ses premières réactions devant le paysage désolé d'un pays qui, autrefois, lui offrait un

visage plus riant, il est profondément ébranlé par la gravité de la situation. Il se forge une détermination : «*Que le tonnerre l'écrase s'il ne fouillait pas les veines de leurs ravins avec ses propres ongles jusqu'à trouver l'eau, jusqu'à sentir sa langue humide sur la main*» (page 59) - «*Cette question de l'eau, c'est la vie ou la mort pour nous, la salvation ou la perte [...] je fais le serment : je trouverai l'eau et je l'amènerai dans la plaine, la corde d'un canal au cou*» (page 60). Il en fait sa «mission» et son «devoir» (page 120). Bon logicien, il voit clairement les problèmes, et, jusqu'au dernier moment de sa vie, conserve cette lucidité qui lui permet de décider en faveur de ce qui est positif. Dans son action unificatrice, il est aussi porteur d'espoir : «*Il dit que la vie est faite pour que les hommes, tous les nègres, aient leur satisfaction et leur contentement [...] mais en attendant, la vie est une punition*» (page 114).

Son refus de dénoncer Gervilen auprès d'Hilarion est, à la fois, acceptation du sacrifice («*le sacrifice de l'homme, le sang du nègre*» [page 211]) et manoeuvre habile : «*L'eau, faut sauver l'eau*» (page 180, répété page 211), et la même perspective véritablement politique explique sa dernière volonté : «*Chantez mon deuil avec un chant de coumbite*» (page 183, répété page 212). Il sait que, nouveau Christ, il a été «*semé pour une récolte invincible*» (page 40), que sa mort est nécessaire pour une résurrection qui sera celle de son peuple. Mais c'est un Christ laïque, c'est-à-dire, plus qu'un simple «*nègre tout de bon, un habitant jusqu'à la racine de l'âme, on ne verra pas son pareil de sitôt*» (page 211), un révolutionnaire qui, en s'attaquant aux problèmes, apporte un message qui est politique. Il est un type universel, qui dépasse la connotation raciale. Et ce qui saute aux yeux c'est l'universalité de cette histoire qui se déroule dans un village sec d'Haïti.

### Intérêt philosophique

«*Gouverneurs de la rosée*» est une fable qui est un geste de révolte et d'espoir, un roman engagé qui déroule un credo marxiste et a toutes les apparences d'un roman à thèse.

On constate d'abord que Jacques Roumain s'oppose à l'influence débilante de la religion. Dès le début du roman, le ton est à la contestation des croyances religieuses par Bienaimé qui fait preuve d'une logique imparable : «*Bienaimé brandit sa pipe comme un point d'interrogation : - Le Seigneur, c'est le créateur, pas vrai? Réponds : le Seigneur, c'est le créateur du ciel et de la terre, pas vrai? Elle fait : oui, mais de mauvaise grâce. - Eh bien, la terre est dans la douleur, la terre est dans la misère, alors le Seigneur c'est le créateur de la douleur, c'est le créateur de la misère. / Il tire de courtes bouffées triomphantes et lance un long jet sifflant de salive.*» (page 14). Mais, comme c'est souvent le cas chez les vitupérateurs compulsifs, son raisonnement s'arrête à cette seule constatation de l'indifférence de Dieu.

Son propos n'est qu'un blasphème pour sa femme qui, si elle est plus enracinée dans sa foi, en vient à douter elle aussi, comme le montre ce dialogue avec son fils : «*- Du levant au couchant, il n'y a pas un seul grain de pluie dans tout le ciel : alors, est-ce que le bon Dieu nous a abandonnés? - Le bon Dieu n'a rien à voir là-dedans. - Ne déparle pas, mon fi. Ne mets pas de sacrilèges dans ta bouche. / La vieille Délira, effrayée, se signa. / - Je ne déparle pas, maman. Il y a les affaires du ciel et il y a les affaires de la terre : ça fait deux et ce n'est pas la même chose. Le ciel, c'est le pâturage des anges ; ils sont bienheureux ; ils n'ont pas à prendre soin du manger et du boire. Et sûrement qu'il y a des anges nègres pour faire le gros travail de la lessive des nuages ou balayer la pluie et mettre la propreté du soleil après l'orage, pendant que les anges blancs chantent comme des rossignols toute la sainte journée ou bien soufflent dans de petites trompettes comme c'est marqué dans les images qu'on voit dans les églises.*» (page 42).

Ainsi Manuel va plus loin que son père en poussant jusqu'à sa conclusion logique son ébauche de raisonnement. Mais son discours est alors davantage une sorte de satire de la confusion qui règne dans l'esprit du croyant qu'une explication. Sa distinction entre «*les affaires du ciel*» et les «*affaires de la terre*» a un ton voltairien, et c'est bien avec une ironie voltairienne qu'il montre le ciel soumis aux mêmes divisions sociales et raciales que celles qui existent sur la terre. Il demande aux hommes et aux femmes de ne plus compter sur le pouvoir des dieux (page 43), de réaliser un véritable paradis terrestre. Il voit dans l'esprit religieux une des malédictions du pays parce qu'il conduit à la résignation

: *«Ça ne sert à rien, la résignation [...] C'est traître, la résignation ; c'est du pareil au même que le découragement. ça vous casse les bras : on attend les miracles et la Providence, chapelet en main, sans rien faire. On prie pour la pluie, on prie pour la récolte, on dit les oraisons des saints et des loa. Mais la Providence, laisse-moi te dire, c'est le propre vouloir du nègre de ne pas accepter le malheur, de dompter chaque jour la mauvaise volonté de la terre, de soumettre le caprice de l'eau à ses besoins ; alors la terre l'appelle : cher maître, et l'eau l'appelle : cher maître, et n'y a d'autre Providence que son travail d'habitant sérieux, d'autre miracle que le fruit de ses mains.»* (pages 54-55).

S'il se défend de «désrespecter» les dieux de Guinée, en assurant : *«Non, j'ai de la considération pour les coutumes des anciens»*, s'il se livre avec plaisir à la danse : *«Quand les tambours battent, ça me répond au creux de l'estomac, je sens une démangeaison dans mes reins et un courant dans mes jambes, il faut que j'entre dans la ronde»* (page 96), s'il peut passer toute une nuit à *«danser et chanter son plein contentement»* (page 96), si *«vaincu par la pulsation magique des tambours au plus secret de son sang, il dansait et chantait avec les autres»* (page 71), s'il *«s'abandonnait au ressac de la danse»* (page 76), il assène cependant : *«Mais c'est tout.»* (page 96).

Et il s'oppose nettement au vaudou : *«Tout ça, c'est des bêtises et des macaqueries [...] le sang d'un coq ou d'un cabri ne peut faire virer les saisons, changer la course des nuages et les gonfler d'eau comme des vessies»* (page 96) - *«Vous avez offert des sacrifices aux loa, vous avez offert le sang des poules et des cabris pour faire tomber la pluie, ça n'a servi à rien. Parce que ce qui compte, c'est le sacrifice de l'homme. C'est le sang du nègre [...] la volonté du sang qui a coulé : la réconciliation, la réconciliation pour que la vie recommence, pour que le jour se lève sur la rosée.»* (page 183, répété page 211).

Abandonner le vaudou permettra la libération des esprits jusqu'ici soumis. Ainsi, pour Manuel et donc pour Jacques Roumain, la religion est bien l'opium du peuple. On reconnaît la formule et c'est bien, en effet, une démonstration marxiste de l'aliénation qu'elle constitue qu'on reçoit. Tantôt, elle engluie les Haïtiens, les confine au désespoir métaphysique, tantôt les entraîne dans un mysticisme anesthésiant (*«la déraison farouche des dieux africains»* [page 76]), en tous les cas s'oppose à tout progrès économique et psychologique, les empêche de prendre conscience que les problèmes sont internes (*«C'est pas Dieu qui abandonne le nègre, c'est le nègre qui abandonne la terre et il reçoit sa punition.»* [page 43]), de faire preuve d'initiative, de prendre en mains leurs propres affaires, de travailler (page 80), de mener une lutte dure et acharnée.

Le marxisme de Jacques Roumain le conduisit aussi à dénoncer la domination et l'exploitation dont sont victimes les habitants de Fonds-Rouge. Mais, se dissociant du roman négro-africain traditionnel, de la plupart des romanciers haïtiens qui l'ont précédé, qui attribuent tout le mal dont souffre Haïti aux colonisateurs, aux Blancs, l'auteur de *«Gouverneurs de la rosée»* montre que les problèmes d'Haïti tiennent aux Haïtiens, car il n'y a pas d'étrangers qui exercent le pouvoir en Haïti, pays qui est indépendant depuis 1804. Ceux qui l'exercent sont des Haïtiens, qui se moquent des difficultés réelles qui accablent le peuple et ne font même qu'y ajouter en l'exploitant.

Le village est soumis directement à *«l'officier de Police rurale»* (page 86) Hilarius Hilarion, qui est un spéculateur qui a intérêt à voir se perpétuer la situation malheureuse car il entend profiter de l'endettement chronique pour devenir le *«propriétaire de quelques bons carreaux de terres bien arrosées»* (page 161). Ayant entendu parler des projets du héros, y compris de son intention de rallier tous les habitants dans un effort commun de revalorisation des terres, il envisage donc de mettre *«le Manuel sous clef, dans la prison du bourg»* (page 161), considérant qu'il est *«contre la loi et l'ordre établi, il est contre le Gouvernement»* (page 162).

Une scène essentielle du roman est celle où Hilarius Hilarion, qui est en train de jouer au trois-sept avec son adjoint, interpelle Manuel qui vient à passer près d'eux. Il se rend compte que le nouvel ordre que celui-ci recherche ne va pas se réaliser sans provoquer l'hostilité du régime : *«- Comme quoi, tu causes aux habitants, n'est-ce pas? / Manuel attendait. / - Tu causes toutes sortes de paroles, il paraît. Un éclair de malveillance passa dans ses yeux plissés : - Eh bien, elles ne sont pas du goût des autorités, ce sont des paroles de rébellion. / Il déplia ses cartes en éventail : - Tu ne diras pas que je ne t'ai pas prévenu. / Manuel sourit : - C'est tout? - C'est tout, répondit Hilarion, la tête dans ses*

*cartes.*» (page 87). Alors se joue, si l'on peut dire, un double jeu. Pendant qu'Hilarion, en ayant l'air de le laisser faire, s'applique à piéger son adjoint qui triche, il entreprend de piéger aussi Manuel en le provoquant. L'adjoint tombe dans le piège que lui tend son chef, mais Manuel réussit à éviter le traquenard d'Hilarion. Celui-ci le provoque en espérant susciter de sa part une réaction outragée qui justifierait qu'il l'arrête et l'emprisonne. Manuel déjoue cette manœuvre en laissant dire Hilarion et en feignant même de ne pas l'entendre. Ce prétendu dialogue n'en a pas été vraiment un : Manuel n'a presque rien dit, car il n'existe pas, entre lui et le représentant du Pouvoir, de rapport possible. Ce fut, tout au plus, l'affrontement de deux forces. L'image du policier jouant aux cartes, détendu et conscient de son devoir de punir les non-conformistes, correspond à l'indifférence du pouvoir civil, bien assis sur la Loi, et surtout à son aspect répressif. Mais il est évident que, face à cette apparence de solidité, Manuel reste imperturbable. Il a trop conscience de la justice de sa cause pour se sentir menacé par une autorité sans fondement, et son «*c'est tout?*» indique bien que, dans son esprit, le statu quo politique n'est pas un facteur important. Cette scène est symbolique sur le plan de l'engagement politique dont on fait, avec raison d'ailleurs, un thème capital du roman. En effet, plutôt que de se répandre en professions de foi marxistes et en propos incendiaires contre les exploités de classe, Manuel s'efforce le plus souvent d'éviter les affrontements et même de désamorcer les conflits. À l'égard du vaudou et à propos des rivalités de clans de sa communauté, dans sa rivalité amoureuse avec Gervilen et face à Hilarion qui incarne pourtant l'arbitraire policier, il adopte une attitude conciliante et cherche le compromis. Il évite de mettre le feu aux poudres et se garde de fournir à l'adversaire un prétexte à renforcer son agression. («*C'est un nègre rusé, pense Larivoire avec admiration. Il a détourné l'orage.*») »

Hilarion se réjouit à sa mort : «*Je pourrai avoir les terres de ces cochons d'habitants*» (page 186). À la fin, quand la réconciliation s'est faite et qu'a lieu «*le coumbite*», il faillit s'étouffer de «*rage*» (page 215).

Mais, au-delà d'Hilarion, l'exploitation est généralisée : «*On est sans droit contre la malfaisance des autorités. Le juge de paix, la police rurale, les arpenteurs, les spéculateurs en denrées, ils vivent sur nous comme des puces*» (page 80). Délira, qui va en ville vendre son charbon de bois, y subit des «*déboires*» de la part des «*inspecteurs des marchés*» (page 78), et est évoqué le mépris des «*bourgeois de la ville*» (page 22).

Est-ce que ce peuple opprimé pourrait trouver un soutien auprès de l'Église officielle? Non, elle ne se met pas à leur portée : «*On n'a pas de quoi pour un enterrement à l'église. C'est trop cher, et l'église ne fait pas de crédit aux malheureux, c'est pas une boutique, c'est la maison de Dieu.*» (page 191), ce «*ce n'est pas une boutique*», parole d'un curé, étant évidemment ironique.

La domination est aussi celle des hommes sur les femmes, et Jacques Roumain, en donnant un grand rôle à Annaïse, oppose au traditionnel effacement de la femme noire dans les affaires publiques, à sa soumission et à sa résignation, une femme dynamique. Mais on peut remarquer que son héros n'échappe pas à ce qui serait considéré aujourd'hui comme du machisme.

Pour sortir de la terrible situation que connaît le village, pour faire cesser l'injustice sociale (qui est attachée à l'existence de la propriété individuelle alors que «*l'eau, c'est pas une propriété [...] c'est le bien commun, la bénédiction de la terre*» (page 141), il faudra se passer de toute superstructure arbitraire, y opposer la solidarité des écrasés, «*l'entraide*» qui «*est l'amitié des malheureux*» (page 17), se réconcilier et s'unir entre travailleurs. Or, comble de malheur, le village est déchiré par des conflits internes, symbolisés par la vendetta que Jacques Roumain condamne d'abord pour une raison pratique : il faut que la réconciliation se fasse «*avec les autres*» (page 140) car «*seuls, nous n'arriverons jamais à bout de ce travail*» qui doit être collectif. À la vendetta, Manuel oppose le «*coumbite*» (pages 18-20), le «*coumbite général*» (page 141), «*le chant viril et joyeux des hommes*» (page 126). Mais, au-delà, il faut passer d'un stade tribal à une collectivité plus moderne. Ayant le sens de la communauté, il veut «*reformer la bonne famille des habitants [...] refaire l'assemblée des travailleurs de la terre entre frères et frères*» (pages 141-142), «*pour que la vie recommence, pour que le jour se lève sur la rosée*» (page 183). Pour lui, «*la vie doit être un service de bonne volonté entre nègres pareils par la nécessité et la destinée*» (page 120).

Pour faire ressentir la puissance de l'union dans une lutte prolétarienne, quand Manuel se remémore son expérience de la grève à Cuba, Roumain reprend à Fourier l'image des doigts de la main qui sont isolés et faibles mais qui, réunis pour former le poing, sont forts : «- *Regarde ce doigt comme c'est maigre, et celui-là tout faible, et cet autre pas plus gaillard, et ce malheureux, pas bien fort non plus, et ce dernier tout seul et pour son compte. / Il serra le poing : - Et maintenant, est-ce que c'est assez solide, assez massif, assez ramassé? On dirait que oui, pas vrai? Eh bien, la grève, c'est ça : un NON de mille voix qui ne font qu'une et qui s'abat sur la table du patron avec le pesant d'une roche. Non, je te dis : non, et c'est non. Pas de travail, pas de "zafra", pas un brin d'herbe de coupé si tu ne nous paies le juste prix du courage et de la peine de nos bras. Et le patron, qu'est-ce qu'il peut faire? Appeler la police. C'est ça. Parce que les deux, c'est complice comme la peau et la chemise. Et chargez-moi ces brigands. On n'est pas des brigands, on est des travailleurs, des prolétaires, c'est comme ça que ça s'appelle, et on reste en rangs têtus sous l'orage ; il y en a qui tombent, mais le reste tient bon, malgré la faim, la police, la prison, et, pendant ce temps, la canne attend et pourrait sur pied, la Centrale attend avec les dents désœuvrées de ses moulins, le patron attend avec ses calculs et tout ce qu'il avait escompté pour remplir ses poches et à la fin des fins, il est bien obligé de composer.* » (pages 99-100)?

Manuel en vient ainsi à son idée centrale. Ayant écarté les éléments surnaturels et superstitieux, ayant rompu la vendetta, il montre aux gens de Fonds-Rouge leur importance sociale et économique : «*Nous sommes ce pays et il n'est rien sans nous, rien du tout. Qui est-ce qui plante, qui est-ce qui arrose, qui est-ce qui récolte? Le café, le coton, le riz, la canne, le cacao, le maïs, les bananes, les vivres et tous les fruits, si ce n'est pas nous, qui les fera pousser? Et avec ça nous sommes pauvres, c'est vrai, nous sommes malheureux, c'est vrai, nous sommes misérables, c'est vrai. Mais sais-tu pourquoi, frère? À cause de notre ignorance : nous ne savons pas encore que nous sommes une force, une seule force : tous les habitants, tous les nègres des plaines et des mornes réunis. Un jour, quand nous aurons compris cette vérité, nous nous lèverons d'un point à l'autre du pays et nous ferons l'assemblée générale des gouverneurs de la rosée, le grand coumbite des travailleurs de la terre pour défricher la misère et planter la vie nouvelle.*» (page 80).

Or faire référence aux gouverneurs n'est pas, à Haïti, simple fleur de rhétorique. Autrefois, à l'époque d'avant la Révolution française, le roi de France envoyait dans la colonie de Saint-Domingue un gouverneur qui, choisi parmi les plus grandes familles de l'aristocratie française, bénéficiait d'un grand prestige et détenait un grand pouvoir. Aussi le héros de l'indépendance que fut Toussaint Louverture, «le Premier des Noirs» qui s'adressa au «Premier des Blancs», Napoléon, aspira-t-il à cette charge. Cependant, en passant du singulier de la page 43 au pluriel, «*gouverneurs de la rosée*», Jacques Roumain propose une régence de la nature, de l'économie, qui se chargerait de préserver la terre et, avec elle, les habitants du pays, non pas d'une armée envahissante, mais de la sécheresse. Le roman présente donc aussi un message écologiste, et bien des défenseurs de la qualité de l'environnement adhèreraient à cet idéal : «*un gouverneur de la rosée, c'est un travailleur de la terre sans reproche*» (page 176).

Par la perspective de la fin de l'anesthésie par la religion, de la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme, de l'égalité, de la fraternité humaine («*c'est la plus grande chose au monde que tous les hommes sont frères, qu'ils ont le même poids dans la balance de la misère et de l'injustice*» [page 100]), le message de Jacques Roumain est politique, précisément marxiste même.

Il a uni dans une seule œuvre les deux courants indigéniste et prolétarien, de sorte qu'elle réponde à la fois au besoin nationaliste et au besoin progressiste, donnant au passage une bonne définition des prolétaires quand Manuel définit les employés de M. Wilson : «*Ils n'ont rien que le courage de leurs bras, pas une poignée de terre, pas une goutte d'eau, sinon leur propre sueur*». (page 49). Et ce message a une valeur très large, car ce qui est proposé à Fonds-Rouge est, en fait, proposé à Haïti tout entier, est proposé au Tiers-Monde tout entier (la notion de «*coumbite*» appartenant d'ailleurs à la tradition de nombreux peuples, en particulier africains, et conduisant à une sorte de collectivisme, de socialisme, qui est, peut-être, la seule voie de libération et de développement pour les pays pauvres), est proposé à l'humanité tout entière, car, quand est annoncé ce «*grand coumbite de tous*

les travailleurs de la terre pour défricher la misère et planter la vie nouvelle» (page 192), on peut concevoir «la terre» comme étant toute la planète.

Mais, au-delà du communisme de Jacques Roumain, il faut lire dans son oeuvre un humanisme qui est l'opposition d'une transcendance horizontale à la transcendance verticale que présente une religion qui ne rencontre toutefois que le silence de Dieu : Manuel affirme sa «*foi dans la vie, la foi que les hommes ne peuvent pas mourir [...] Oh sûr, qu'un jour tout homme s'en va en terre, mais la vie elle-même, c'est un fil qui ne se casse pas, qui ne se perd pas [...] Parce que chaque nègre pendant son existence y fait un nœud : c'est le travail qu'il a accompli et c'est ça qui rend la vie vivante dans les siècles des siècles : l'utilité de l'homme sur cette terre.*» (page 129, répété page 216). Cette transcendance est une autre victoire sur l'humanité mortelle, une autre conception de la vie éternelle.

«*Gouverneurs de la rosée*» est donc une tragédie optimiste, un roman de la joie que l'être humain peut conquérir par lui-même.

#### Destinée de l'oeuvre

«*Gouverneurs de la rosée*», roman où Jacques Roumain a mis en fiction le sens de la fraternité qui n'avait cessé d'orienter sa propre existence et qu'on retrouve aussi bien dans ses articles de polémiste que dans ses écrits plus intimistes, est le roman haïtien le plus célèbre, peut-être le texte le plus important dans la littérature haïtienne moderne, son chef-d'oeuvre. Considéré comme un classique, il a été étudié sous toutes les coutures et a fécondé toute la production haïtienne ultérieure. Traduit dans une vingtaine de langues, il rencontra dans le monde une extraordinaire audience. En 2007, la maison d'édition 'Mémoire d'encrier' de Montréal l'a réédité.

---

---

**«Bois d'ébène»**  
(posthume, 1945)

#### Recueil de poèmes

---

---

**«Bois d'ébène»**

Poème

---

**«Nouveau sermon nègre»**

Poème

---

**«Sales nègres»**

Poème

Commentaire

Jacques Roumain envisage l'union des Noirs et des prolétaires du monde entier en vue du «*chambardement*» général.

---

## ‘L'amour la mort’

### Poème

---

#### Commentaire sur le recueil

Les poèmes avaient d'abord paru dans des revues.

Ils exaltent les solidarités internationales des exploités (« *Mineur des Asturies, mineur nègre de Johannesburg, métallo de Krupp, dur paysan de Castille, vigneron de Sicile, paria des Indes* ») et incitent à la violence révolutionnaire.

Ces poèmes ont été souvent repris dans des anthologies de poésie négro-africaine.

---

En août 1944, à Mexico, Jacques Roumain fut victime d'une crise cardiaque, conséquence de la pneumonie qu'il avait contractée en prison (cependant, G. Gouraige écrit, dans *'La technique de Jacques Roumain'* [1971] : «son médecin m'a affirmé que Roumain est mort d'une cirrhose du foie.» [p.218]). On le rapatria, mourant, en Haïti. Il s'en remit cependant. Il retrouva le pays, les arbres qu'il aimait, le ciel qu'il avait chanté et cette nuit tropicale qui «*arrive comme une femme en deuil*». Ce ne devait pas être malheureusement pour longtemps. Reparti pour son poste, il en revint moins d'un an après, dans un suprême effort pour mourir dans sa ville natale le 18 août 1944, emporté, à l'âge de trente-sept ans, dans la pleine maturité de son être et de son talent. Le bruit courut qu'il n'était pas mort d'une maladie (paludisme, ulcère au duodénum ou anémie pernicieuse), mais qu'il avait été empoisonné. Il fut enterré sous une pluie diluvienne.

Jacques Roumain réunissait en lui presque toutes les faveurs de la nature : un physique avantageux, un port élégant, un beau visage allongé au teint café au lait, un front ample et un tempérament nerveux abritant un talent bien équilibré et un esprit aux dons variés, apte aux sciences autant qu'aux lettres.

Intellectuel exemplaire, Jacques Roumain manifesta toujours, dans ses romans comme dans ses poèmes et ses études d'ethnologue, un sens aigu des devoirs de l'intellectuel face aux drames de la misère, son engagement en faveur de l'individu par opposition au pouvoir des dieux africains et son sentiment de la nécessité de la lutte prolétarienne pour faire cesser l'injustice, sans toutefois se soumettre au dogmatisme marxiste. Car, si cet érudit épris de justice, fut le fondateur du parti communiste haïtien, il sut prendre ses distances avec le communisme international, « ne confondant pas pour autant la problématique de la décolonisation avec celle de l'émancipation ouvrière » (Depestre), en venant à revendiquer son africanité : «*Je ne suis plus le métis incohérent qui pilote une quarante-chevaux, choisit avec soin ses cravates et lit "La Critique de la raison pure", je suis mon ancêtre peuhl, ouoloff, achanti ou masai...*»

C'est Jacques Stephen Alexis, l'autre grand romancier («*Compère général soleil*»), qui a eu un destin encore plus tragique que celui de Roumain, qui semble l'avoir le mieux compris : « Toute la vie, toute la doctrine, toute la passion de Jacques Roumain semble avoir pour dimension première l'amour. » Sa passion d'Haïti était telle qu'elle désarme le plus aguerri des opposants. Quand on scrute sa vie et qu'on lit attentivement son œuvre, on se trouve devant une véritable passion physique qui n'a rien à voir avec le nationalisme.

Mais il n'hésita pas à asséner ses quatre vérités à ses compatriotes dont il résuma en quelque sorte les rêves, les élans et les échecs. Lui qui n'avait rien pour devenir cet écrivain national dont le renom débordait l'espace littéraire, qui n'est pas forcément le meilleur écrivain du pays, mais est celui en qui tout le monde se reconnaît, demeure un écrivain culte. René Depestre l'a désigné comme « le contemporain capital ».

En 2003, la prestigieuse collection "Archivos", créée sous le patronage de l'UNESCO dans les années 1980 à la suggestion de Senghor pour constituer une bibliothèque de la littérature latino-

américaine, caribéenne et africaine du XXe siècle, s'ouvrit pour la première fois au domaine francophone avec une édition des "Œuvres complètes" de Jacques Roumain, aussi bien la fiction que les textes polémiques et la correspondance. Cet ouvrage constitue désormais une référence indispensable, tant par les textes qu'il rassemble que par la mise en perspective qui en est donnée et le choix judicieux d'analyses critiques qui l'accompagnent.

En Haïti, l'année 2007 a été décrétée l'année Jacques Roumain.

Le 14 septembre 2007 fut donné à Montréal un "Cabaret Jacques Roumain" orchestré par Rodney Saint-Éloi. Lui-même écrivain, ce natif de Cavaillon (sud d'Haïti) qui a fondé à Port-au-Prince les Éditions Mémoire avant de mettre sur pied la maison d'édition québécoise "Mémoire d'encrier" indiqua que ce qui nourrit sa démarche, c'est «la colère contre la bêtise, contre tout ce qui empêche de grandir et de rassembler l'humain en nous.» Évoquant Jacques Roumain, il ajouta : «J'ai gardé de l'écoute de cette voix chaude la vision salutaire de toute révolte.» Il a voulu «déterritorialiser Roumain», «mettre en connexion les imaginaires haïtien et québécois.» Pour rendre hommage à son mentor, faire ressortir la fluidité, et l'aspect ludique de son écriture, il a puisé dans les poèmes et les romans, mais aussi dans les pamphlets et la correspondance de Roumain, afin d'offrir une vision globale de son œuvre, et il a rassemblé une douzaine d'artistes et d'écrivains. Au programme : chant, danse, musique et, bien sûr, lecture. «Célébrons Jacques Roumain ici, pour dire, d'une île à l'autre, la part d'éloge du divers. Célébrons Jacques Roumain afin de rappeler la nécessité du combat pour la dignité de l'homme et le refus des imbécillités.»

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)